

arcadie

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE

Février 1981
28^e année

326

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	90 F	45 F
Etranger	115 F	60 F

Abonnement de soutien : 1 an : 115 F — Etranger : 135 F

Abonnement d'Honneur à partir de 175 F

Le numéro : 9 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes
« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, 75010 Paris
Tél. : 770-18-06

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10-664-02 N
au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.
3 F pour tout changement d'adresse.

ARCADIE A PARIS ET EN PROVINCE

A Paris un club ouvert plusieurs jours par semaine organise des manifestations diverses (cinéma, théâtre, débats, causeries, etc). En Province des délégations d'*Arcadie* existent et organisent également des réunions, ainsi déjà à Lille, Metz, Strasbourg, Dijon, Lyon, Grenoble, Marseille, Nice, Toulouse, Bordeaux, Rennes, Troyes, Saint-Etienne, Angers, Perpignan, Besançon, Montpellier, Béziers, etc.

Pour tous renseignements s'adresser à *Arcadie* à Paris.

Copyright « Arcadie 1981 »
Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600 LUISANT
Dépôt légal 1981. N° 438 - Imprimé en France
Commission paritaire N° 56848

ARCADIE

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE
REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE
VINGT-HUITIÈME ANNÉE FÉVRIER 1981

SOMMAIRE

Une énigme littéraire et érotique : les Sonnets de Shakespeare par JEAN-LOUIS CURTIS	73
La mode rétro par MARC DANIEL	81
Des saisons en enfer, entretien de ROBERT DUFAUT et JÉRÔME BERNAY	86
Snobisme et homosexualité par PIERRE FONTANIÉ .	95
Parabole par JEAN-BAPTISTE MAREUIL	102
Nouvelles de France par JEAN-PIERRE MAURICE ...	104
Discours et vérité par SERGE HENRY	112
Une histoire critique du mot homosexualité (suite) par JEAN-CLAUDE FÉRAY	115
Les chaînes d'Héphaïstos par SERGE VAN DEN BROUCKE	125
Cinéma et homophilie : Oublier Venise	72

LIVRES :

La dernière fête de l'Empire d'Angelo RINALDI	129
Le puits de solitude de Radclyffe HALL	130
L'enfant au masculin de Tony DUVERT	131

CINÉMA :

La cage aux folles II d'Édouard MOLINARO	132
--	-----

CINÉMA ET HOMOPHILIE

Le cinéma aborde de plus en plus souvent le problème homophile. Souvent d'ailleurs avec des vues simplistes, erronées ou scandaleuses. *ARCADIE* en rend compte de façon habituelle.

Elle regrette que nombre de films ne viennent jusqu'en France, pourquoi a-t-il fallu tant de mois avant qu'*OUBLIER VENISE* dont on lira ci-dessous la note de Sinclair arrive en France... et nous attendons toujours *ERNESTO* par exemple.

On nous accable de films prétentieux et à la limite de la pornographie et pour ne citer qu'eux, les films italiens franchissent difficilement les Alpes.

OUBLIER VENISE

Après deux ans de pénitence (?), nous arrive enfin « *Dimenticare Venezia* », précédé d'une très flatteuse réputation (cf. « *Arcadie* », Sept. 79).

Et l'œuvre se révèle par plus d'un côté fort attachante.

Montrer deux couples « homosexuels » l'un féminin, Anna et Claudia, l'autre masculin — Nicky et Picchio — sans vulgarité, ni parti-pris conventionnel n'était-ce pas un peu la quadrature du cercle ?

Il s'en faut de peu que ce film, essentiellement consacré à la fuite du temps et de ce fait à la difficulté de devenir adulte, ne frôle le chef-d'œuvre.

Un certain abus des flash-backs, diverses erreurs de distribution nuisent à « *Oublier Venise* ».

Mais il serait injuste de méconnaître la grande beauté de maintes scènes dans ce domaine protégé, au moins jusqu'à la mort de Marta, où deux des protagonistes, Nicky et Claudia, ont vécu tout ou partie de leur enfance.

La solitude finale et voulue de Nicky, l'homosexuel vieillissant, n'est pas sans faire penser, virtuosité de présentation mise à part, à la dernière de « *Providence* » d'Alain Resnais.

On meurt toujours seul... et parfois on vit aussi...

ANDRÉ DU DOGNON

L'HOMME ORCHESTRE

NRF — 32 F

A nouveau disponible

UNE ÉNIGME LITTÉRAIRE ET ÉROTIQUE : LES SONNETS DE SHAKESPEARE

par JEAN-LOUIS CURTIS.

Shakespeare a parfois été placé, par des zéloteurs plus enthousiastes que documentés, à côté de Platon, de Michel-Ange et de Léonard de Vinci, dans le Panthéon des ancêtres illustres. La question peut être débattue, mais il faut dire tout de suite que rien, dans la vie du poète telle que nous la connaissons aujourd'hui, n'autorise une annexion d'office. Rien n'y apparaît qui puisse étayer l'hypothèse d'une bisexualité déclarée, ni même latente. L'œuvre, en revanche, présente certains aspects qui justifient un examen.

Ce que l'on sait de la vie de Shakespeare (et l'on commence à en savoir beaucoup) laisse entrevoir un homme qui, son œuvre mise à part, ne présente aucun des caractères extérieurs traditionnellement associés à l'idée de génie. L'époque élisabéthaine offre des dizaines d'individus beaucoup plus éclatants. La seule excentricité, forte, il est vrai, que l'on constate dans l'existence de ce bourgeois provincial est d'avoir quitté son foyer pour rejoindre une troupe théâtrale dans laquelle il sera tour à tour ou simultanément acteur, régisseur, codirecteur et auteur. Il semble avoir été un homme de bon sens et de raison, attaché à la religion, à la monarchie, aux traditions, très attaché aussi à sa ville natale, à ses biens, à ses enfants, un peu moins à sa femme qui était plus âgée que lui et qui devait l'ennuyer. Il a un goût très vif de la propriété foncière; on le voit soucieux d'accroître sa fortune; il est procédurier. Il est assez fier d'avoir été anobli. Il recherche et obtient, ce qui est normal à son époque, la protection des mécènes aristocratiques. Il fait figure de citoyen honorable, non de poète maudit ou de bohème. On ne décèle rien d'hétérodoxe dans sa vie, jusqu'à la découverte, encore à venir, de documents nouveaux.

Si l'on passait en revue les idées et opinions de Shakespeare telles qu'on peut les déduire de son œuvre, on s'apercevrait qu'elles sont conventionnelles. Il pensait et professait ce qu'il était décent de penser et professer à son époque. Son génie était décent de penser et professer à son époque. Son génie poétique, inégalé et probablement inégalable, se déploie dans la création de types humains dotés d'une intense puissance de vie ; dans l'invention d'un langage lyrique d'une incandescente splendeur ; enfin, dans la virtuosité et la force de son métier de dramaturge ; mais non point dans l'originalité ou la nouveauté des idées. Shakespeare n'est pas Montaigne, ni Voltaire, ni Rousseau. Il a créé un monde. Il n'a jamais eu l'ambition de changer le monde. En dépit des metteurs en scène qui s'obstinent, contre toute évidence, à l'étendre sur le lit de Procuste du réductionnisme brechtien ou marxiste, nous devons nous faire une raison : le plus grand poète dramatique de tous les siècles est, moralement, un conformiste.

Son œuvre abonde en admirables figures féminines, soit des jeunes filles (Rosalinde, Viola, Béatrice, Portia), soit des femmes mûres (Cléopâtre, Volumnie, Hermione). Deux ou trois sont des âmes criminelles : Lady Macbeth, Tamora de *Titus Andronicus*. La plupart sont des modèles de vertu, de générosité, d'amour conjugal. Shakespeare aime les épouses. Il aime aussi les vierges, même s'il leur prête une étonnante verdeur de langage et une certaine liberté d'allure. Ses jeunes héroïnes, hardies et pures en même temps, presque toujours douées d'une extrême agilité d'expression verbale, et souvent d'humour, sont des créatures de rêve, parfaitement exquises. Les jeunes hommes, à côté d'elles, sont un peu pâles, beaucoup plus stéréotypés, un peu à la façon des jeunes amoureux dans Molière — tous ces Clitandre et Damis que l'on confond d'une pièce à l'autre. Shakespeare triomphe dans la peinture d'hommes mûrs, criminels, héroïques ou tourmentés (Macbeth, Edmond, Othello, Cassius, Coriolan, Richard II, Richard III). Les jouvenceaux semblent l'intéresser moins. Les adolescents vraiment délicieux de ses comédies sont des filles déguisées en garçons.

Le théâtre shakespearien n'offre pas un seul personnage masculin qu'on puisse considérer comme suspect de déviance sexuelle. Dans l'immense galerie d'êtres humains qu'il nous présente, il a oublié de faire figurer un sodomite. Il n'y a pas songé, au contraire de son contemporain, Christopher Marlowe, qui, dans *Édouard II*, montre un couple d'amants, le roi Édouard et son favori Gaveston. Shakespeare semble avoir ignoré une catégorie d'hommes qui, pourtant, ne devaient pas être exceptionnels à la cour de Jacques I^{er}. La seule allusion que

l'on trouve à ces hommes figure dans *Troilus et Cressida* : lorsque Thersite veut insulter Patrocle, le compagnon d'Achille, il le traite de *masculine whore*, putain mâle ; et il appelle les calamités du ciel sur ces aberrations. Nul doute que l'attitude de Shakespeare à l'égard de ces excentriques devait être celle de Thersite et de n'importe quel bourgeois élisabéthain : la réprobation. La Bible voue les sodomites au feu éternel ; et la loi séculière, en Europe, au xvi^e siècle, les brûlait bel et bien sur le bûcher, quand elle les découvrait. Shakespeare aurait approuvé. Il croyait aussi que tous les juifs sont des usuriers féroces, que tous les Maures sont nécessairement lascifs et que le regard du basilic est mortel.

Aujourd'hui, le vocabulaire académique, savant, populaire ou argotique dont on se sert pour désigner les adeptes de Sodome est très riche et très divers. Tout est classé, étiqueté, désigné avec précision et insistance. Les diverses catégories sont répertoriées. Les intéressés parlent d'eux-mêmes dans ce langage spécifique et, en s'affirmant dans leur spécificité, tendent à se distinguer de la masse orthodoxe. Rien de tel dans l'Angleterre du xvi^e siècle. Tout est beaucoup plus flou et probablement plus secret. Le scientisme naissant ne s'est pas emparé de la question. Le public n'en a pas une conscience vive et exacte. Les déviants sexuels se fondent dans une foule d'hommes qui, lorsqu'ils sont de condition aisée, sont aussi somptueusement vêtus et parés que les femmes, couverts de bijoux, parfumés, probablement aussi, fardés. Le terme *effeminate* existe (Shakespeare parle d'*effeminate men*) et désigne, comme aujourd'hui, des hommes qui imitent les manières des femmes. Il existait aussi, certainement, quelques injures populaires pour stigmatiser les *sodomites*, qui est le terme officiel, biblique, judiciaire et pénal, englobant tous ceux qui se livrent au péché de sodomie. C'est à peu près tout.

Le chercheur ne doit donc pas aborder l'œuvre de Shakespeare avec l'état d'esprit d'un sexologue, d'un psychologue ou d'un sociologue de la fin du xx^e siècle : ce serait absurde et inopérant. Il doit d'abord situer cette œuvre dans son contexte historique et linguistique : quelle idée un poète élisabéthain pouvait-il se faire de la déviation sexuelle quand il n'avait à sa disposition ni le vocabulaire ni les connaissances qui désignent aujourd'hui la déviation comme une conduite dont le grand public a pris conscience ?

Le premier élément que l'on rencontre, de nature à orienter l'enquête, est le procédé, si souvent employé par Shakespeare, du travesti. Le déguisement d'une fille en garçon ou, plus

rarement, d'un garçon en fille, est un vieux ressort dramatique très en faveur à l'époque élisabéthaine. Il remonte aux origines mêmes du théâtre et, à travers Marivaux et Beaumarchais, s'est perpétué jusqu'à nos jours. Shakespeare, qui « retapait », à l'occasion, d'anciennes pièces italiennes et ne refusait jamais rien de ce que lui proposait la tradition, le rencontrait fréquemment et l'utilisait d'autant plus volontiers que la loi lui imposait déjà l'usage du travesti : en effet, les femmes n'étant pas autorisées à monter sur une scène, les rôles féminins, comme dans le théâtre antique et le nô japonais, étaient tenus par des garçons. Comment un auteur dramatique, doublé d'un directeur de troupe, se serait-il privé de ce procédé, générateur de surprises et de rebondissements sans fin, qui consiste à faire se déguiser en garçon un garçon jouant un rôle de fille ? Dans *Comme il vous plaira*, Rosalinde (jouée par un *boy-actor*) se déguise en cavalier, se fait appeler Ganymède, et invite Orlando à lui faire la cour *comme si elle était Rosalinde*. Équivoque vertigineuse, jeu de miroirs à l'infini. Le travesti ouvrait un champ dramatique et poétique merveilleusement fécond et riche. Shakespeare a donc fait prendre à mainte jeune héroïne des vêtements de page ou de pastoureau. Sous ce déguisement, elle trouble des jeunes hommes qui, parfois, s'étonnent d'être troublés (Orsino dans *La Nuit des rois*) ; mais le plus souvent, ils ne s'étonnent pas, trouvant tout naturel d'éprouver une amitié vive et même ardente pour un charmant jouvenceau. A la fin de la comédie, tout se découvre, dans un climat de surprise joyeuse, et on se marie dare dare. C'est tout juste si, dans *Le Marchand de Venise*, Graziano se permet une innocente plaisanterie : « Je voudrais qu'il fût nuit, pour coucher avec le clerc du docteur », c'est-à-dire avec Nerissa qui, au cours de la pièce, a revêtu le déguisement d'un clerc. Tout cela est gracieux et poétique ; et point n'est besoin de recourir à l'hypothèse de la bisexualité de Shakespeare pour en rendre compte. Ce serait soumettre arbitrairement à la grille du sexologue ce qui relève seulement du jeu scénique, du rêve et de la poésie.

Il est toutefois un personnage qui semble éprouver une véritable passion, ou du moins un attachement fougueux et jaloux pour quelqu'un de son sexe : c'est Antonio, dans *La Nuit des rois*. Il aime l'adolescent Sébastien et proclame cet amour à la face du monde. Il faut rappeler que le mot anglais utilisé alors pour l'amour, l'affection, l'amitié et même la simple sympathie, est *love*. Le mot *friendship* existe, mais il désigne la relation entre deux personnes, le lien, l'état, plutôt que le sentiment. Ce qui inspire la *friendship*, l'amitié, c'est *love*.

Antonio est un rude marin ; il a sauvé Sébastien de la noyade ; et dès lors, il s'attache à lui avec un dévouement de terre-neuve. Lorsque Sébastien, rétabli, lui annonce qu'il va le quitter, Antonio répond : « Si vous ne voulez pas me tuer pour prix de mon amour, permettez que je sois votre serviteur ». Mourir par amitié, c'est rare. Sébastien le quittant quand même, Antonio décide de le suivre :

J'ai beaucoup d'ennemis à la cour d'Orsino.
Sans cela, je t'y rencontrerais sans tarder.
Mais advienne que pourra. Car je t'adore tant
Que, bravant tous périls, je t'y suivrai quand même.

Plus tard, prenant la sœur, Viola, déguisée en garçon, pour le frère Sébastien, il éclate en transports jaloux :

Ce page, cet ingrat,
Qui est à côté de vous, je l'arrachai
A la gueule écumante de la mer...
Je lui rendis la vie et lui donnai
Tout mon amour, sans réserve ; j'ai pour lui
Bravé tous les dangers...
Un tel mérite brillait alors sur son visage
Que je me mis à l'adorer dévotement.
Mais ce dieu s'est changé en une idole vile.

Si Antonio avait conscience que son sentiment pour Sébastien est mêlé d'érotisme, il irait se pendre ; en tout cas, il se considérerait comme un réprouvé, un grand pécheur devant l'Éternel, et il se garderait bien de clamer cet amour en public. Or, il n'hésite pas une seconde à prendre tour à tour les officiers de police, puis le duc Orsino, pour témoins de cette affection ardente qu'il porte à un beau jouvenceau. Ceci ne signifie pas qu'Antonio est un militant du *Gay Liberation Front* en avance de quatre siècles sur son époque, ni que le public élisabéthain absolvait d'avance toutes les fantaisies de l'instinct sexuel. Cela signifie seulement qu'Antonio est innocent et naïf, qu'il n'a pas conscience du caractère peut-être érotique de son amour pour Sébastien, et qu'en outre, Shakespeare lui-même n'a pas mentalement donné à cet amour le nom qui, à ses propres yeux et aux yeux du public, le condamnerait : *sodomy*. Pour lui et pour son public, cet amour n'est qu'une expression exaltée de l'amitié virile, expression qui n'était pas rare dans la littérature et la poésie du xvi^e siècle, ni sans doute dans les mœurs. La pudeur, la retenue du langage n'étaient pas les vertus premières des

Élisabéthains. Ils étaient excessifs, portés à l'intensité expressive et au lyrisme. Dans l'« amour » d'Antonio pour Sébastien, il y a aussi l'émerveillement d'un être, non pas fruste, mais rude, pour un autre être beaucoup plus jeune, qui est, au contraire, un modèle de grâce et de raffinement. C'est, un peu, la Belle et la Bête... Le sentiment d'Antonio s'épanouit dans une zone indéfinie, où jouent des émotions innommées : l'admiration du roturier pour l'aristocrate, de la brute pour le délicat, de l'homme marqué par la vie pour l'adolescent encore intact, et fragile.

C'est un sentiment de même nature (amitié romanesque exaltée) qu'un autre Antonio, celui du *Marchand de Venise*, porte au jeune Bassanio, pour qui il est prêt à donner ses biens et sa vie. Le sentiment est « pur » ; et Shakespeare, comme son public, le considérerait tel. Rien de trouble, rien d'équivoque. Ce qui ressort d'une lecture de l'œuvre dramatique de Shakespeare, si on l'examine sous l'angle du sentiment, c'est une immense générosité de cœur, un immense pouvoir de sympathie, qui ignore les distinctions de sexe et s'adresse à l'être humain, homme ou femme, considéré comme une fin, et jamais comme un moyen.

Venons-en maintenant à la pièce maîtresse du dossier : les Sonnets.

En 1609, l'éditeur Thomas Thorpe publie à Londres la première édition complète des Sonnets de Shakespeare. Or, ces sonnets, au nombre de 154, ont été composés des années plus tôt, entre 1592 et 1595.

Deux œuvres lyriques, *Vénus et Adonis* et *Le Viol de Lucrèce*, toutes deux dédiées au comte de Southampton, sont publiées respectivement en 1593 et 1594. En 1598, un contemporain, Francis Meres, fait allusion à Shakespeare et à « ses sonnets sucrés qui circulent parmi ses amis privés ». Pourquoi Shakespeare ne les a-t-il pas publiés à cette époque, au même titre que ses deux précédents ouvrages ? Probablement parce que ces poèmes avaient un caractère intime, trop personnel. Onze ans plus tard, un éditeur, qui se les est procurés on ne sait comment, les publie sans l'autorisation de l'auteur (pratique courante à l'époque). Le recueil est précédé d'une dédicace bizarrement tournée, que je vais traduire mot à mot :

To. The. Onlie. Begetter. Of.	Au seul à qui nous devons
These. Insuing. Sonnets.	les sonnets que voici
Mr. W. H. All. Happinesse.	Mr. W. H. tout bonheur
And. That. Eternitie.	et cette éternité
Promised.	promise

By.	par
Our. Ever. Living. Poet.	notre poète à jamais vivant
Wisheth.	souhaite
The Well-wishing.	le bien-intentionné
Adventurer. in	qui s'aventure
Setting.	à (se) mettre
Forth.	en route (le livre).

La phrase est, syntaxiquement, gauche, mal agencée. Le sens des deux derniers mots (*setting forth*) est éluif ; il doit s'agir de « sortir » un livre, de le lancer dans le monde. Le premier nom commun du texte, *begetter*, pose, d'emblée, une énigme. Le sens immédiat est : celui qui a engendré, le géniteur, le procréateur, le père ; ici, puisqu'il s'agit de poèmes et non d'un enfant, l'auteur. Mais les initiales, W. H., ne sont pas celles de Shakespeare, et d'autre part, la référence à l'auteur des poèmes est un peu plus bas : *our ever living poet*. Il s'agit donc de deux personnes distinctes. Le *begetter* n'est pas celui qui a écrit les poèmes, mais peut-être celui qui les a inspirés, qui les a « engendrés » dans l'âme du poète.

Begetter signifie aussi celui qui procure, qui fournit, qui apporte, et peut donc désigner la personne qui a procuré le manuscrit à l'éditeur.

L'identité du dédicataire dépend du sens que l'on choisit pour *begetter*. Nous avons vu que « auteur » est écarté. Restent : « inspirateur » et « fournisseur ». A. L. Rowse choisit le sens de « fournisseur » et pense que les sonnets furent apportés à l'éditeur Thomas Thorpe par le troisième mari de Lady Southampton, Sir William Harvey. Si, comme il est presque certain aujourd'hui, les sonnets étaient adressés au jeune comte de Southampton, déjà dédicataire de *Vénus et Adonis* et du *Viol de Lucrèce*, les manuscrits restèrent la possession de la famille. Lady Southampton, la mère du jeune comte, mourut en 1601. Shakespeare était alors célèbre ; et Sir William Harvey pensa que le moment était venu de publier ces poèmes déjà connus de quelques intimes. Cela est possible ; mais je ne suis pas convaincu. Pourquoi une dédicace aussi flamboyante (on souhaite « tout bonheur » et l'« éternité » par-dessus le marché...) à la personne qui s'est bornée à apporter un manuscrit ? L'éditeur Thorpe ne devait pas être idiot. Il me semble plus probable qu'il ait voulu rendre hommage au « seul être » qui avait inspiré les poèmes, c'est-à-dire à Henry Wriothesley, comte de Southampton, à qui Shakespeare avait déjà dédié deux ouvrages. Pourquoi pas un troisième ? Alors la promesse d'« éternité » se

justifie : ton nom vivra aussi longtemps que ces poèmes seront lus. C'est justement l'un des thèmes des Sonnets.

Je signale, pour mémoire, qu'on a d'autres candidats pour Mr. W. H. On a avancé les noms de William Herbert, troisième comte de Pembroke ; de William Hall, agent de librairie (!) ; de William Hews, ou Hughes, jeune acteur de la troupe de Shakespeare (hypothèse formulée par Oscar Wilde). Je m'en tiens à l'hypothèse, presque universellement admise aujourd'hui, selon laquelle le dédicataire est Henry Wriothesley (l'éditeur inversa, par prudence, l'ordre des initiales), c'est-à-dire le comte de Southampton.

Au demeurant, l'identité du dédicataire est un problème secondaire par rapport à ce qui nous occupe. On sait que la majeure partie des Sonnets s'adresse à un jeune aristocrate d'une beauté remarquable. Qu'il se soit appelé Southampton ou Pembroke importe peu. Ce qui importe, c'est le contenu et le sens des poèmes.

(à suivre)

JEAN-LOUIS CURTIS.

ROBERT MERLE

PARIS MA BONNE VILLE

« la qualité unique du vécu... »

Éd. Plon. 522 pages — 78 F

LA MODE RÉTRO

par MARC DANIEL.

En quelques années, l'horizon s'est soudain assombri. La crise économique, les événements internationaux ont brusquement dissipé des illusions que trente ans de prospérité avaient accumulées.

Et voici que, dans le même temps, les prophètes du malheur, les hérauts du découragement et de la résignation, reprennent de la voix. Tout comme les meubles et les chansons des années trente, les bonnes vieilles théories du genre « travail, famille, patrie » effectuent leur retour en force. La mode rétro s'affirme dans les idéologies comme dans le vêtement : « En arrière toute ! », comme titrait un article récent du *Monde*.

Face à ce phénomène, visible à l'œil nu et d'ailleurs amplifié par les media, certains d'entre nous adoptent, d'emblée, le « profil bas » et conseillent aux homophiles prudence, discrétion, modération. Se faire oublier, faire parler de soi le moins possible, passer inaperçus autant que faire se peut. D'autres, inconscients des changements du monde autour d'eux, continuent à chanter les refrains libertaires de Mai 68 et à jouer l'audace et la provocation. Le plus grand nombre, il est vrai, se désintéresse de ces grands problèmes et se contente de s'amuser ou de s'ennuyer au jour le jour ; mais ce n'est pas cette attitude irresponsable qui pourra jamais, en quelque façon que ce soit, influencer sur l'avenir.

La tentation est grande, sans doute, de suivre la plus forte pente, qui est, présentement, celle du repliement sur soi et de la crispation peureuse. Mais nous nous sommes toujours efforcés, ici en *Arcadie*, de garder la tête froide et de résister aux modes changeantes de l'opinion. En Mai 68 et lors des années suivantes, nous avons — seuls, ou à peu près, dans le monde homophile — refusé de croire au caractère définitif de la « permissivité » ambiante. Aujourd'hui, nous devons également tenter d'analyser la situation, sans illusions comme sans affolement.

Existe-t-il, réellement, autour de nous, un mouvement d'idées contraire au libéralisme des années soixante et du début des années soixante-dix ? La réponse à cette question doit être nuancée.

Il est certain que beaucoup d'indices montrent un retour de notions et de principes qui, voici dix ou quinze ans, faisaient plutôt figure de survivances désuètes, ou paraissaient même carrément anachroniques. N'en citons que deux exemples, bien caractéristiques : le vote récent de la loi « Sécurité et Liberté », qui se situe aux antipodes de la libéralisation du Code pénal à laquelle travaillaient naguère les juristes du ministère de la Justice ; et le rapport très officiel de l'inspecteur général Couturier sur la réforme de l'enseignement, qui prône à nouveau la discipline et l'effort scolaires après vingt ans d'évolution en sens inverse.

Mais dans quelle mesure tout ceci nous concerne-t-il, nous homosexuels ? Quelle est l'ampleur réelle du phénomène ? S'agit-il d'une vague de fond ou d'un reflux passager ?

Il faut remarquer que, jusqu'à présent, à part le refus de l'abaissement à quinze ans de l'âge de la majorité homosexuelle (j'y reviendrai), l'homosexualité ne figure pas dans les arguments des partisans du retour aux « valeurs traditionnelles ». — Erreur : j'allais oublier le folklorique manifeste du « Renouveau français » qui, domicilié boulevard de la Liberté à Marseille (ces choses-là ne s'inventent pas), exige des pouvoirs publics « la dissolution et la poursuite judiciaire contre les groupes homosexuels » et « l'expulsion de tous les homosexuels étrangers sans distinction de race ou de couleur ». Mais quoi ! ce genre de littérature raciste et ultra-réactionnaire a toujours existé. Même au cœur des années libérales de l'après-Mai 68, il s'est trouvé des adversaires acharnés de l'homosexualité. Les extravagances du docteur Amoroso ne datent pas d'hier ; les pages d'*Arcadie* n'ont jamais manqué de matière pour illustrer l'acharnement de nos ennemis. Que ceux-ci puissent s'exprimer, c'est tant mieux : c'est la preuve que la liberté d'expression existe et que nous ne sommes pas en dictature, puisque nous aussi nous pouvons affirmer et défendre notre point de vue. Ce qui serait inquiétant, ce serait si le manifeste du « Renouveau français » avait suscité un mouvement d'opinion et éveillé des échos ; mais, justement, il n'en est rien.

Quant à la déclaration du Pape Jean-Paul II aux évêques des États-Unis en octobre 1979, il faut beaucoup de naïveté pour y voir, comme certains Arcadiens l'ont cru, une « réaction » et une « reprise en main ». Paul VI n'avait jamais dit autre chose,

ni aucun membre responsable de la hiérarchie vaticane. Les prises de position libérales, ici ou là, d'un dominicain « dans le vent » ou d'un évêque de bonne volonté, n'ont jamais fait le printemps. Et d'ailleurs les paroles du pape polonais à Chicago n'avaient, à bien les lire, rien de spécialement réactionnaire. « Vous avez eu raison », disait-il aux évêques américains, « d'affirmer que le comportement homosexuel, en tant qu'il est distinct de l'orientation homosexuelle, est moralement déshonorable. En disant cela, vous n'avez pas trahi ceux qui, à cause de l'homosexualité, se trouvent confrontés à de difficiles problèmes moraux, comme cela serait arrivé si, au contraire, au nom de la compréhension ou de la compassion ou pour toute autre raison, vous aviez suscité une fausse espérance pour un de nos frères ou une de nos sœurs... Vous avez plutôt, grâce à votre témoignage à la vérité de l'humanité selon le plan divin, fait preuve d'amour fraternel en encourageant la véritable dignité humaine de ceux qui regardent vers l'Église du Christ pour la norme qui vient de la parole de Dieu ».

Traduit en clair, cela veut dire que l'Église considère les actes homosexuels comme « moralement déshonorable », mais ne prend pas parti sur l'orientation homosexuelle, source de « difficiles problèmes moraux ». Cela a toujours été la doctrine catholique, depuis qu'on a renoncé à brûler les sodomites sur les bûchers. En tout cas, que le pape prononce ces paroles, cela peut certes décevoir les partisans d'une Église ultra-libérale, mais cela n'a rien, en soi, de surprenant ni de nouveau. Il en est de même de l'interview de Mgr Jullien, évêque de Beauvais, qui disait en substance la même chose que son pape.

En réalité, je n'ai pas souvenir, au cours de ces derniers mois, d'événements réellement inquiétants, en soi, concernant l'homosexualité. Les vociférations de groupements d'extrême-droite où les graffiti obscènes sur des murs du métro ne seraient vraiment préoccupants que s'ils traduisaient une évolution hostile, en profondeur, de l'opinion publique dans son ensemble, ce que, jusqu'à nouvel ordre, rien ne prouve.

En revanche, il est certain que l'échec devant le Parlement, après plusieurs allées et venues, du projet d'amendement qui devait abaisser à quinze ans l'âge de la majorité homosexuelle, traduit un reflux de la tendance libérale qui dominait au cours des années récentes. Mais il faut reconnaître que — à tort ou à raison — cet amendement était ressenti, par la majorité des Français, comme un danger pour les adolescents. Je sais, étant Arcadien, tout ce qu'on pouvait et devait dire en sa faveur : qu'il s'agissait seulement de mettre la majorité homosexuelle au

même âge que la majorité hétérosexuelle ; qu'un garçon de quinze ans est en état de savoir où vont ses préférences ; qu'une expérience homosexuelle pendant l'adolescence n'a jamais fait de mal à personne, etc. etc. Tout cela est vrai, et il est désolant que la majorité des députés ne l'ait pas compris. Mais de toute évidence l'opinion publique n'était pas mûre pour l'admettre, et j'ai, pour ma part, toujours considéré que c'était un très mauvais terrain pour engager la bataille législative.

Ce qui est en cause, ce n'est pas l'homosexualité en tant que telle : c'est toute une conception de la sexualité. Un journaliste du *Monde* écrivait récemment, à propos des États-Unis, qu'on assiste là-bas à une remise en question de la permissivité sexuelle érigée en dogme social. Cela ne signifie pas que toutes les grandes conquêtes des années soixante soient niées ou menacées, mais qu'un certain point atteint est désormais impossible à dépasser.

Les homophiles se sont, comme beaucoup d'autres hommes et femmes, quelque peu bercés d'illusions pendant l'ère du libéralisme triomphant. Ils ont cru (ou certains d'entre eux ont cru) que l'opinion publique était sinon conquise, du moins anesthésiée, et qu'il suffirait de la bousculer un peu pour tout obtenir d'elle. C'était faux, et d'autant plus faux que les excès mêmes de beaucoup de groupes homosexuels contribuaient à discréditer la cause qu'ils prétendaient défendre.

Il ne faut pas oublier que, même sur le plan médical et scientifique, il n'y a jamais eu de consensus pour abandonner l'idée que l'homosexualité soit un phénomène pathologique. Il y a toujours eu des médecins, des prêtres, des éducateurs, pour affirmer que l'homosexualité est dangereuse et que les jeunes doivent en être protégés. Que ces opinions reprennent quelque vigueur à la faveur du mouvement général de repli vers les « valeurs morales » qui accompagne toutes les crises économiques, cela n'a rien d'étonnant.

Mais cela n'implique pas pour autant que le libéralisme soit mort. L'immense majorité des Français et, je crois, des Européens, reste passionnément attachée aux libertés, à la liberté sexuelle autant qu'aux autres. Les jeunes, en particulier, sont trop habitués à une morale de responsabilité individuelle pour qu'un retour aux vieux tabous d'autrefois, catholiques ou autres, soit imaginable à moins d'une véritable révolution réactionnaire.

Une telle révolution, je le sais bien, est possible. Elle s'est produite en Allemagne, après les « années folles » de Magnus Hirschfeld, et elle s'est appelée Hitler. Elle s'est produite en

Russie après le grand libéralisme des années vingt, et elle s'est appelée Staline. Elle s'est produite en Iran après l'occidentalisation des mœurs au temps du dernier chah, et elle s'appelle Khomeini. Cela peut arriver en France : pas demain, certes, mais nul ne peut savoir ce que sera après-demain.

Cependant, jusqu'à présent, je ne vois rien qui justifie un tel alarmisme, après l'excès d'optimisme des dernières années. L'opinion publique ne s'occupe pas plus de notre problème aujourd'hui qu'hier. Certains s'en désolent, personnellement je m'en félicite plutôt. Nous ne sommes ni au cœur des polémiques ni à la première page des journaux : tant mieux. Nous avons beaucoup à perdre et rien à gagner à trop faire parler de nous, minoritaires que nous sommes et que nous serons toujours. N'oublions pas que même d'authentiques libéraux n'ont jamais réussi à prendre conscience que notre cause fait partie du combat pour les libertés : l'ambassadeur des Pays-Bas auprès du Conseil de l'Europe, M. Breman, arrachait et déchirait, en décembre dernier, une affiche d'un mouvement hollandais homophile, placardée dans le hall du Centre Européen de la Jeunesse à Strasbourg. Et il a fallu des années à *Amnesty International* pour admettre que l'emprisonnement pour cause d'homosexualité puisse être une violation des droits de l'homme !

L'action d'*Arcadie* est ce qu'elle doit être, ce qu'elle a toujours été et ce qu'elle restera : discrète, sélective, pondérée. Elle s'exerce là où elle a des chances d'être efficace, auprès des hommes politiques, des magistrats, des pouvoirs publics, des médecins, des prêtres, non dans la rue ou les jardins publics. Elle s'efforce de persuader, d'éclairer, non de scandaliser ou d'insulter.

L'opinion publique, nous ne pouvons ni l'ignorer ni la braver. La faire évoluer : oui, mais lentement, ô combien ! En tout cas pas la heurter de front. Notre combat n'est pas celui de la permissivité à tout prix, aux côtés de ceux qui réclamaient naguère encore la liberté pour les drogues dites « douces » et l'avortement sans contrôle. Il est celui de la liberté, la vraie, celle qui ne se conçoit pas sans ordre et sans responsabilité. Et ce combat-là, rien ne permet de dire qu'il soit perdu ou en danger de l'être : au moins tant que nous-mêmes ne trahissons pas notre propre cause.

MARC DANIEL.

DES SAISONS EN ENFER

Entretien de ROBERT DUFAUT
et JÉRÔME BERNAY à propos du livre
d'ANDRÉ LACAZE, *Le Tunnel*.

En 1978 est paru *Le Tunnel* d'André Lacaze (1), qui a eu un grand retentissement, sans doute parce qu'il tranchait sur les autres livres suscités par les camps. Les déportés n'ont, en général, transmis que le souvenir des horreurs qu'ils avaient vécues (et qu'une abjecte tendance cherche actuellement à minimiser et, même, à nier). En outre, on possède toute une littérature de bas étage, du type *Folle de son corps et livrée aux SS* (j'invente, mais peut-être ce titre existe-t-il), ou des bandes dessinées du côté de Hambourg ou de Copenhague.

Tous les critiques ont salué ce livre à sa sortie, signalant même la place faite, pour la première fois chez un témoin sincère, à l'homosexualité. Et, à ce propos, personne parmi les anciens déportés n'a crié au scandale. Ce n'est pas un ouvrage sur l'homosexualité dans les camps, mais elle y occupe une grande place. Plutôt que d'en faire un compte rendu (bien tardif), il m'a semblé fructueux de confronter les dires d'André Lacaze aux souvenirs d'un arcadien résistant, déporté à Auschwitz, Robert Dufaut. Par ailleurs, je n'ai pas cru utile de modifier l'entretien que nous avons enregistré. Les stylistes, comme les journalistes professionnels, voudront bien m'excuser.

JÉRÔME BERNAY.

Jérôme Bernay : Robert, quel âge avais-tu quand tu as été pris ?

Robert Dufaut : J'avais 21 ans. J'y suis resté deux ans jour pour jour, jusqu'à la libération par les Américains.

J. B. : Je te connais depuis plusieurs années ; mais c'est une phase de ta vie que tu n'évoques pratiquement jamais.

R. D. : Ce sera une des rares fois où je parlerai de la déportation. Mais, je veux tout de suite dire ceci. Nous autres déportés, qui l'avons été il y a près de quarante ans, nous sommes parmi vous. Nous n'avons pas très envie d'être singuliers et nous cachons ce que nous avons été, ce que nous avons fait, ce que nous avons subi. Néanmoins, il faut savoir que nous sommes des êtres à part. Si cela ne se voit pas, et si nous en parlons très peu, il y a en nous une fragilité, une marque que nous essayons d'effacer pour ne pas vous être désagréables, que nous ne pouvons non plus oublier. Nous sommes des blessés qui cachons leurs blessures. Maintenant parlons du livre.

J. B. : Il décrit l'univers concentrationnaire à travers l'expérience d'un voyou, envoyé à Mauthausen à la suite d'une affaire de marché noir.

Le héros est à l'écart des vrais résistants ; il n'en fréquentera que certains ; et tous se méfieront de lui. Il aura, à la fin, la révélation des structures communistes dans le camp et constatera qu'« il avait vu le camp de Loibl avec des œillères » (2,274). Les conditions de la déportation sont différentes de notre image habituelle : il n'est pas dans un camp d'extermination, mais dans un chantier, chargé de construire un tunnel sur la frontière austro-yougoslave ; le but n'est pas de les faire mourir, mais de les exploiter jusqu'aux limites de leur résistance, en leur donnant le minimum vital.

R. D. : A cause de mon bon état physique, j'avais été dirigé à mon arrivée sur un chantier dépendant d'Auschwitz. J'ai donc connu des conditions comparables à celles décrites dans le livre.

Il n'y avait que des hommes entre 16 et 40 ans environ, les autres ayant été passés au crématoire immédiatement à leur arrivée à Auschwitz.

J. B. : Le premier point remarquable du livre est l'omniprésence de l'homosexualité. D'abord au niveau du vocabulaire. Les héros traitent constamment les allemands de « pédés », d'« enclés », etc. Mais il ne s'agit pas seulement d'utiliser les termes considérés comme les plus infamants de notre langue. Est-ce une projection des problèmes de l'auteur ? L'atmosphère du calvaire est vécue comme absolument homosexuelle : « c'est un univers de pédés » (2, 126) ; « c'était vraiment pédés et compagnie, cette génération de Chleus aryens » (2, 127). Tous les allemands sont vus comme homosexuels, même le SS qu'il voit draguer une femme (1, 203 : « il faisait un peu gonzesse »). As-tu eu la même impression, ou la même transposition de ta haine pour les persécuteurs ?

R. D. : Je le répète, j'étais dans un camp où nous recevions juste la ration nécessaire pour ne pas mourir, avec périodiquement des sélections pour dégager ceux qui ne peuvent pas travailler.

J. B. : Cette « sélection » n'apparaît pas dans *Le Tunnel*. En quoi consistait-elle ?

R. D. : Par exemple, une course à pied. Ceux qui ne pouvaient pas courir sur une certaine longueur étaient immédiatement dirigés sur Auschwitz, c'est-à-dire la chambre à gaz.

Mais pour répondre à ta première question, il faut situer la question de l'homosexualité dans les camps à l'intérieur de celle de la sexualité dans les camps. La sous-alimentation perpétuelle et, à un degré très élevé, la tension nerveuse, la crainte pour la vie étaient tellement intenses que l'image même des activités sexuelles, quelles qu'elles soient, était extrêmement rare dans les camps, extrêmement pauvre.

J. B. : Même la seule image, le fantasme ?

R. D. : Oui absolument. En fait, il n'y avait ni atmosphère homosexuelle, ni atmosphère hétérosexuelle, mais une atmosphère complètement asexuée. Le seul besoin était celui de survivre.

Je dois dire que nous savions qu'il y avait un univers de privilégiés, celui des Kapos : les chefs d'équipe au travail et ceux qui gardaient les habitations, les chefs de bloc. Ils avaient droit à des rations spéciales, et les chefs de bloc restaient au camp, donc au repos et au chaud.

J. B. : Ces Kapos ont laissé en général un abominable souvenir. Voici comment André Lacaze présente ceux qu'il a connus mais je dois dire qu'il évoque surtout les chefs de bloc (les chefs d'équipe sont souvent des déportés étrangers, promus plus ou moins malgré eux). Ce sont tous des droits communs, en général de vieux chevaux de retour, qui ont volé, violé, assassiné. Tous sont homosexuels, par nature ou qu'ils le soient devenus dans leurs longs séjours en prison : c'est la seule forme de sexualité qu'ils vivent depuis de longues années. Une exception mise à part, ils sont affreux, très laids, méchants et mêmes sadiques, de vrais monstres au physique comme au moral. Les descriptions font toujours intervenir l'homosexualité. De l'un, on dit, c'est « une vraie pédale de pissotière » (1, 68) ; ailleurs, on parle d'« un numéro de vieille lope en chasse » (1, 86). Ils ont tous un mignon que l'auteur appelle un « giron » (sans doute

l'argot des malfrats d'alors), auquel s'ajoute une cour de favoris, qui prend parfois l'allure d'un harem papillonant autour du Kapo. « Cette pédale trop tatouée qui pendant des années avait dragué sans succès autour des tasses se trouvait tout à coup à la tête d'un harem de girons qui n'avaient pas le droit de lui dire non » (1, 73). On montre son désir, on drague au moment des distributions de nourriture : le jeune qui reçoit du rab sait pourquoi. S'il refuse, il s'expose aux pires brimades.

R. D. : Nous savions — mais je n'en ai pas été témoin — que les chefs de bloc avaient une sorte de domestique qui restait avec eux, et donc échappait au travail de force. Il était jeune, souvent beau. On l'appelait son *Pippel*, son pupille (2). On disait qu'ils ne devaient leurs privilèges qu'aux faveurs qu'ils distribuaient au chef de bloc, et qu'ils n'étaient là que pour cela. Je pense que c'est vrai, et j'ai assisté moi-même à la « conversion » au grade de *Pippel*, du jeune fils d'un compagnon, qui s'est trouvé avoir la faveur d'être élu par un chef de bloc.

J. B. : Dans *Le Tunnel*, il n'y a pas de familles de déportés.

R. D. : Il s'agissait d'un juif déporté avec ses deux fils. L'aîné n'était sans doute plus assez jeune, pas assez beau pour plaire. Le cadet a plu et a été adopté comme *Pippel*.

J. B. : Dans le livre, les Kapos sont amateurs de chair très fraîche : ils regrettent les Russes ou Polonais de 14 ans de Mauthausen (1, 69).

R. D. : Ce mot n'ayant pas pour moi de connotation sexuelle, je me suis enquis du sens. On m'a dit « tu ne comprends pas ? Cela veut dire qu'il se fait empapaouter par le chef de bloc ». C'était réservé à la caste des chefs de bloc qui, effectivement, n'étaient que des droits communs. Dans mon petit camp, il n'y avait pas un seul triangle rose.

R. B. : Tu sembles dire que les choses se faisaient très discrètement, alors que dans le livre, tout se passe d'une façon en quelque sorte provocante. Au Loibl, il y a tout un groupe de favorisés ; jusqu'à dix par bloc, qui profitent, voyous ou girons, du poêle et du rab.

R. D. : Dans mon camp, chaque chef avait son domestique, c'est tout. L'atmosphère était assurément différente, puisqu'il n'y avait que des résistants et des juifs, qui, eux, apportaient leur éthique et particulièrement toute leur rigueur dans la morale sexuelle. Le gros des déportés entrevoyait à peine cette

réalité d'ordre sexuel; il avait d'autres préoccupations. Par ailleurs, l'activité des chefs de bloc devait être très discrète; elle ne pouvait être officiellement connue des SS : même au camp, l'homosexualité était passible des plus grandes peines. Ce que j'ai connu diffère beaucoup de ce que présente le livre.

J. B. : La nécessité faisait assurément agir les jeunes déportés. « Certains avaient capitulé après deux ou trois gamelles, d'autres dès la première séance de schlague » (1, 95). Accepter, c'était un pur réflexe de survie.

R. D. : Oui. Un de mes camarades, souffrant, fut admis à rester au bloc. Le *Pippel* lui offrit en marché : une séance d'érotisme buccal contre une gamelle de soupe quotidienne. Il accepta naturellement : c'était le prix de sa vie. Il eut sa gamelle, mais le lendemain il ne reçut qu'un coup de matraque, assorti de menaces : les gens étaient floués comme ça.

J. B. : Certaines situations, au Loibl, étaient durables. Ainsi, un jeune maquereau de la Bastille en faveur tout le long du livre, qui jouait le jeu à fond, faisant même des bouquets pour son maître (1, 94-95). Un jeune Luxembourgeois avait brodé un cœur rose sur sa tenue rayée (1, 322).

R. D. : Il est très possible que des jeunes aient utilisé à fond cet unique moyen de survivre. Mais j'ai assisté au processus inverse, à la disgrâce d'un malheureux *Pippel*, pour une raison inconnue. Il a été remis dans le rang, c'est-à-dire au travail. On l'a vu très rapidement décliner physiquement : il n'était pas habitué au régime très dur et il est mort rapidement, soit au *Revier* (l'infirmerie), soit à *Auschwitz*. La situation de *Pippel* était donc dangereuse, par sa précarité.

J. B. : On voit, dans le livre, la corruption totale d'un jeune Polonais. Agressé par les reproches d'un de ses compatriotes pur et dur, il le dénonce et, en fait, le condamne à mort. « Moucharder, voler, se faire enculer, être vomi par ses frères, celui-là avait tout accepté plutôt que de recommencer à la sauter, à dérouiller, à grelotter. Et dans chaque bloc, dans chaque camp, il y en avait des tas comme lui » (1, 284).

R. D. : Les conditions extrêmes d'insécurité, de pénurie ont produit chez les déportés deux types de réaction, tout à fait inverses. Les uns, essayant de tirer leur épingle du jeu, ont eu des conduites totalement bestiales, se livrant à des rapines, des dénonciations, etc. D'autres, au contraire, ont évolué vers une

forme de sainteté, ayant une sorte de charité morale qui était un réconfort très précieux. Assurément, des gens qui n'avaient pas beaucoup d'éthique à l'origine, ou qui étaient très fragiles, ont décliné vers une sorte de bestialité morale...

J. B. : C'est d'ailleurs un des objets de ce type de répression. L'attitude de l'auteur est assez ambiguë; elle reflète assurément des variations selon les circonstances. Ceux qui acceptent de « se faire casser la pastille » (1, 69) sont le plus souvent considérés comme de pauvres victimes, ainsi un jeune chitimi père de deux enfants (1, 96). Mais on a aussi des attitudes très hostiles, celle de l'officier polonais que j'ai évoqué tout à l'heure et, vers 1944, celle des communistes quand ils apparaissent en tant que force dans le camp (2, 139). On les entend dire : « Dévoyés, déviationnistes, vous trahissez la cause des travailleurs ». Être ami d'un « compromis » c'est se faire ostraciser, de même que se faire sucer par un *Kapo*...

R. D. : Je dois dire que cela m'étonne énormément. Il y avait, sur cette activité homosexuelle, dans la mesure où elle existait, un black-out semblable et même, plus accentué que celui qui existe dans la société aujourd'hui où, avant tout, on s'efforce de ne pas savoir. Là bas, on fermait d'autant plus les yeux qu'on se disait « ce pauvre garçon, c'est son seul moyen de survie, ne cherchons pas à savoir ».

J. B. : Dans ce que nous décrit le livre, au contraire, c'était la notoriété publique. Le héros et ses amis, en général demi-sels et malfrats, utilisent même cet aspect. Ainsi, le héros revient épuisé d'un chantier, pour le faire entrer dans les bonnes grâces d'un chef, on raconte au *Kapo* qu'il est le directeur de la plus grande boîte homo de Paris. Espérant être engagé comme « sous-maîtresse » à la libération, le *Kapo* le planque et le gave comme une oie.

R. D. : Je ne sais pas... On peut envisager des conditions spéciales à ce camp, dû au « recrutement » de certains déportés.

J. B. : Je pense te l'avoir montré, l'auteur est, en fait, assez hostile à l'homosexualité, présentée toujours sous ses aspects les plus négatifs. Mais paradoxalement, la seule histoire d'amour authentique qu'il évoque est homosexuelle. Le *Küchenkapo*, chef de cuisine, homo vieillissant, mais le seul *Kapo* sympathique, vivait une histoire d'amour avec un sergent SS — son chef direct — assez discrètement puisque c'est un drame qui la révèle. Un jour, on le voit partir au travail avec les autres

détenus, et personne ne comprend qu'il ait abandonné sa planque volontairement. Mais le jour même, il se suicide, en franchissant la ligne à ne pas dépasser par les détenus, déclanchant le feu des SS surveillants. Abandonné par son jeune sergent et incurable romantique, il avait préféré la mort.

R. D. : Il faut bien qu'un livre prenne l'aspect d'un roman, et donc qu'il y ait une jolie histoire. Mais elle a pu exister... Parmi les Kapos, j'en ai connu qui, au contraire des chefs de bloc, étaient de véritables êtres humains.

J. B. : Il est une phase dans la vie de camp que, pour des raisons historiques, tu n'as pas connue. Ils ne sont pas évacués, comme toi devant l'avance russe, et, à partir de 1944, toute l'atmosphère de dégradation systématique disparaît ; la situation tant morale que matérielle s'améliore et de nouveau se pose le problème de la vie sexuelle. Des jeunes se font sucer par des Kapos, qui se voient bientôt concurrencés par un parisien que personne n'avait soupçonné d'homosexualité. « Naturellement » (vu la présentation du livre) c'est « un suceur professionnel », qui désormais se fait appeler « Henriette ou Rirette, son nom de guerre porte de Champeret... Raflé sans doute dans une tasse » (2, 136-137). Cet épisode permet de poser plusieurs questions. Tout d'abord y eut-il, sous l'Occupation, des gens qui, à ta connaissance, furent raflés dans les vespasiennes et furent envoyés par les Allemands dans des camps ?

R. D. : Je n'en ai jamais entendu parler par des homophiles durant la guerre. Le bruit, à ma connaissance, n'en a jamais couru. Il régnait alors à Paris une très grande liberté sexuelle.

J. B. : D'autre part, pour en revenir au camp, as-tu eu l'occasion d'entrer en confidence avec un homophile en tant que tel ?

R. D. : Je n'ai rencontré, en plus de deux ans, qu'un seul homophile qui a disparu. Je raconterai son histoire jusqu'au bout, car elle est édifiante. C'était un garçon juif d'une très grande culture, extrêmement mélomane. Un beau jour, nous nous sommes trouvés à l'infirmerie. Dans notre conversation, nous nous sommes reconnus, mais, précisons-le, aucun n'a ébauché le moindre geste, la moindre tentative de geste sur l'autre. Nous avons eu seulement le réconfort de nous reconnaître, avec notre différence, en cet endroit.

Ce camarade n'est pas revenu, mort sans doute durant le transfert vers l'ouest. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. A mon

retour, j'ai correspondu avec sa famille. Son père est venu me voir — mais sa mère ne s'est pas déplacée. J'ai senti que le père était gêné que j'aie pu être le camarade de son fils, qu'il a pu soupçonner que j'avais eu (ce qui était faux) des rapports sexuels avec son fils dans le camp. Je n'en ai plus entendu parler...

J. B. : Si je comprends bien, la famille adhérerait tellement au système qu'elle tenait son fils pour une brebis galeuse et acceptait sa mort assez facilement...

R. D. : Je n'irai pas jusque là ; mais la famille a préféré ne pas avoir de précisions, ne pas donner suite avec un camarade de son fils — façon pourtant de perpétuer son souvenir —, soupçonnant qu'il ait pu y avoir quelque chose de suspect dans la relation.

J. B. : Cet échange fortuit mis à part, et bien que les conditions de malnutrition aient interdit tout espoir de passer à l'acte, ne t'est-il jamais arrivé, en ces années, d'avoir une pulsion homosexuelle, un fantasme, ou un penchant homophile pour un camarade ?

R. D. : Malnutrition, insomnie, fatigue et coups perpétuels, il faut dire que nous étions très laids. Nous étions dans l'angoisse du lendemain ; nous pouvions mourir à chaque instant. Chez l'être humain, quand les besoins fondamentaux ne sont pas satisfaits, le besoin sexuel n'apparaît pour ainsi dire pas. Une nuit sur trois cents, on aura un rêve érotique...

J. B. : Mais, puisque tu étais homophile, est-ce qu'il y avait des rapports, des liens privilégiés qui, en fait, étaient suscités par cet aspect de ta personnalité ? Est-ce que les rapports avec des amis pouvaient se traduire par une certaine affection ?

R. D. : Il y avait des amitiés solides entre camarades, des solidarités politiques, des affinités culturelles ou religieuses. L'affection était surtout celle qui finit par vous attacher à celui qui partage les mêmes périls que vous, qui vous fait désirer la survie de votre semblable.

J. B. : Tu ne t'es jamais dit : « Comme un tel a de beaux yeux... ? »

R. D. : Non, c'était complètement scotomisé tout ça. Il ne faudrait pas que certains croient, à la suite du livre, à une hyperérotisation des camps.

J. B. : Je ne pense pas que l'auteur ait voulu donner une telle impression. Mais un livre publié appartient à son lecteur. D'après des échos que j'ai eu de lecteurs hétérosexuels, ils n'avaient pas « remarqué » cette dimension du livre, et ont refusé d'en parler. Évidemment, ceux d'entre nous qui ont besoin d'un arsenal de casquettes de cuir, de chaînes et de croix gammées pour se satisfaire y trouveront des aliments à leurs fantasmes. Mais la comtesse de Ségur aussi fait partie de la bibliothèque des sado-masochistes intellectuels...

Merci Robert, pour avoir accepté d'évoquer ces réalités qui sont toujours enfoncées en toi.

(1) Les références données entre parenthèses renvoient à l'édition du livre dans la collection *Presses pocket*, en deux volumes (1980).

(2) Robert Dufaut pensait le mot dérivé du français « pupille ». En fait, *Pupille* existe en allemand, mais avec le seul sens « pupille de l'œil ». Au *Sprachbrockhaus*, dictionnaire à mi-chemin entre le *Petit Larousse* et le *Petit Robert*, le seul mot correspondant à celui entendu par R. Dufaut est *Pippel*, du dialecte de l'Allemagne orientale, qui signifie d'une part l'oisillon qui est capable de s'envoler du nid et, d'autre, la petite poupée (*Püppchen*). Or *Püppchen* peut signifier la maîtresse, la petite amie. Si nous retenons ce sens, il faut donc que les rapports entre le Kapo et son valet aient été officieusement (au minimum) reconnus, puisqu'ils étaient exprimés par le vocabulaire. Le fait qu'un déporté français ne comprenait immédiatement ni la nature des rapports, ni le sens du mot ne change rien à l'affaire. Cette remarque permet peut-être de réduire le fossé qui, sur bien des points, sépare les souvenirs de R. Dufaut et le témoignage de A. Lacaze, qui, outre son expérience, a visiblement recueilli le point de vue d'un voyou à la mentalité différente des résistants (et donc mieux à même de comprendre certaines choses).

RELIURE

DOS EN CUIR — COULEUR VERTE

35 F — Port compris

Préciser l'année désirée

« SNOBISME ET HOMOSEXUALITÉ » (I)

par PIERRE FONTANIÉ.

Dans le *Figaro* du 2 juin 1977, Philippe Bouvard exposait, avec l'ironie mordante qui lui est familière, les hypothèses formulées par le Docteur Amoroso, au sujet de l'origine de l'homosexualité. D'après lui, certains hommes « éprouvent de sérieux penchants pour les C.R.S., les déménageurs ou les gardes-chasses en raison d'un phénomène socio-génétique dont les sous-produits se nomment tantôt le *snobisme*, tantôt une régression affective qui fait de l'homme mûr — et, hélas !, seulement sur le plan sexuel — un adolescent fragile, désarmé, proie facile pour les déviations et pour les modes. Ajoutez à cela un zeste de provocation — la volonté de heurter une société qui, au demeurant, ne se formalise plus de grand chose — et vous saurez pourquoi votre grand fils est muet lorsque vous lui présentez des jeunes filles ».

Les médecins, qu'ils soient de Molière... ou de Nice, proposent toujours des explications de ce qu'ils ne comprennent pas. Il est plus facile d'inventer des maladies que de les guérir et, si l'amour en est une (amour homosexuel ou hétérosexuel), le remède se trouve plus sûrement dans le Temps inexorable que dans les philtres du Docteur Knock.

Snobisme ? Le mot est lâché. A qui s'étonne de son voisinage avec le mot « homosexualité », il convient peut-être de rafraîchir la mémoire, après avoir rappelé la définition du *Petit Robert* : « *snob* : personne qui cherche à être assimilée aux gens distingués de la haute société, en faisant étalage des manières, des goûts, des modes qu'elle lui emprunte sans discernement et sans besoin profond, ainsi que des relations qu'elles y peut avoir ».

Le snobisme est ennemi de l'égalité. Plus l'inégalité s'accroît, plus le snobisme s'épanouit. Elle est la semence d'où naîtra

l'arbre généalogique des Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, crispé sur des questions d'étiquette et de préséance.

Or, l'homosexualité a souvent, été considérée comme l'apanage de la haute société, des classes aisées, possédantes, et les voix de la calomnie se sont élevées pour accuser les homosexuels d'organiser une sorte de franc-maçonnerie, avec sa liturgie, son glossaire et ses propres signes de reconnaissance... si bien qu'il devenait indispensable d'« en être » pour prospérer dans les climats où, paraît-il, les homosexuels dispensent la pluie et le beau temps.

En août-septembre 1970, le *Crapouillot* (Nouvelle série n° 12) consacrait un numéro entier aux « pédérastes », et son premier article explorait justement le monde du show-business, du cinéma, du théâtre, de la chanson, de la télévision, de la danse, de l'art lyrique, de la musique, de la couture, de l'administration, des affaires... sans aligner de vaines phrases sur le cas, jugé prosaïque, de l'homosexuel ordinaire.

Il est vrai que, deux cent quarante huit années auparavant, Louis-Armand de Vignerod, duc de Richelieu, rapportait une réflexion, significative, de grands personnages de l'état, à propos d'une histoire de mœurs, en 1722, réflexion qui témoigne du même aveuglement ou de la même naïveté : « Villars et M. le Duc, observant que ce vice n'étant pas connu du peuple, il fallait une punition qui ne fit aucun éclat, demandèrent seulement quelques jours de Bastille » (Gillette Ziegler : « Les coulisses de Versailles », éditions Julliard, 1965, p. 110).

Soixante ans passent, les yeux se dessillent et, suivant la coutume, les plumitifs du siècle — Mouffle d'Angerville, en l'occurrence — incriminent la contagion, et la contagion de la mode, ce véhicule perfectionné du snobisme : « Ce vice qu'on appelait autrefois le beau vice, parce qu'il n'était affecté qu'aux grands seigneurs, aux gens d'esprit ou aux Adonis, est devenu si à la mode qu'il n'est point aujourd'hui d'ordre de l'État, depuis les ducs jusqu'aux laquais et au peuple qui n'en soit infecté » (Mémoires secrets, 1783 — citation extraite de l'ouvrage de Pierre Hahn, André Clair, en Arcadie : « Nos Ancêtres les pervers », Olivier Orban, 1979, p. 21).

Signalons, par ailleurs, que la philosophie de l'argot reste fidèle au préjugé nourri par les ducs de Villars et de Bourbon : « baiser à la riche » désigne le coït anal (François Caradec : « Dictionnaire du français argotique et populaire », Larousse, 1977, p. 31)... A la différence près, cependant, que l'aristocratie

de l'argent succède à l'aristocratie de la naissance, du talent et de la beauté.

La légende d'une franc-maçonnerie homosexuelle (le « syndicat des uranistes » de Marc-André Raffalovich) continue de hanter la conscience contemporaine (et le snobisme présuppose une atmosphère d'Église, de chapelle et de coterie ouvertes aux seuls initiés). Le vocabulaire en répercute l'écho multiple. La « confrérie » de Montaigne, la « grande confrérie », la « clique », la « paroisse », la « corporation », la « secte », voilà autant d'expressions qui s'appliquent ou que l'on applique aux homosexuels, nouveaux desservants du « Haut rite » verlainien. Les adeptes de Sappho se muent en prêtresses de Lesbos, occupées à la célébration d'un culte : les Mystères de la grande déesse.

Beaucoup de gens s'imaginent que l'usage d'une langue spéciale et que le recours à des signes de ralliement sont monnaie courante chez les homophiles. Oscar Wilde avait donné le ton en promenant avec dédain son œillet vert. Une très petite minorité sacrifie au mimétisme de l'imitation en arborant des bijoux, des insignes, des vêtements ou des pièces d'habillement, autant pour proclamer leur homosexualité que leurs goûts sexuels déterminés, dans l'art du plaisir : par exemple l'anneau corsaire à l'oreille gauche ; le lambda, symbole du sexe masculin, etc.

« Le Monde et la vie » ne craint pas de persifler : « Il semble que l'homosexualité devienne une carte de visite. Pour mieux réussir, il faut faire partie de tel ou tel clan homosexuel » (Arcadie 193, janvier 1970, p. 44).

A un jeune écrivain, Rémy de Gourmont conseillait (« La nature des Idées », 1900) : « Vous aurez à prendre une attitude touchant les choses de l'amour. Si vos goûts vous portent vers les femmes, ne faites pas l'étalage d'une inclination trop commune pour qu'elle puisse attirer sur vous l'attention du monde. Apprenez le langage secret et les gestes maçonniques des invertis, efforcez-vous d'acquiescer (cela est difficile) cette incroyable voix molle et blanche par quoi un de ces êtres se reconnaît infailliblement dans les concerts humains : cela vous sera utile, car, outre que ces gens forment une secte très unie et assez puissante, la singularité d'un tel cynisme doublera votre réputation, si vous en avez déjà, et, si vous êtes encore inconnu, suffira à vous mettre en bon rang parmi les curiosités littéraires » (Arcadies II, novembre 1954, p. 41).

« La fleur des pois » d'Édouard Bourdet, Toto, le duc d'Anche, homosexuel notoire et fleuron de la vie parisienne des années 1925, aide la carrière de ses jeunes protégés. Ainsi il s'éprend d'Albert Tavernier qui ambitionne de lancer sa nouvelle voiture.

Une pareille avalanche de lieux communs nous oblige à poser des questions et à tenter d'y répondre, au lieu de nous borner à les éluder par un dérisoire haussement d'épaules, étant bien entendu que les sociétés secrètes homosexuelles appartiennent à des âges révolus (« L'Ordre de la Manchette », vers 1675, avec le duc de Grammont, le chevalier de Tilladet, le duc de Biran et le comte de Tallard — la secte des Anandrynes, groupée au XVIII^e siècle autour de la comédienne, Mlle de Raucourt — la Société des Émiles, sous le second Empire)... Y-a-t-il des homosexuels qui le sont par snobisme ? Y-a-t-il des homosexuels snobs ? L'homosexualité est-elle le privilège ou la tare des catégories de la population les plus fortunées ou les plus cultivées ? Et d'abord, quels liens inavouables pourraient unir le SNOBISME et, L'HOMOSEXUALITÉ ?

Philippe du Puy de Clinchamps relève, avec humour, que « le premier snob aurait été Caïn, tout heureux de « n'être pas comme les autres », d'appartenir à une bande, fût-elle celle de maudits : « ...et Yahvé mit un signe sur Caïn » (« Le Snobisme », Que sais-je ? P.U.F., n° 1141, 1974, p. 19).

L'homosexuel se figure, lui aussi, ne pas être comme le reste des hommes. Afin de travestir sa prétendue faiblesse, son handicap social, il va se chercher de grands, de glorieux ancêtres (en négligeant les criminels : Elisabeth Bathory, Sade ; les médiocres, etc.)... parmi les acteurs, les chanteurs, les danseurs, les décorateurs, les diplomates, les directeurs artistiques, les écrivains, les fonctionnaires, les historiens, les journalistes, les médecins, les metteurs en scène, les militaires, les musiciens, les peintres, les pianistes, les policiers, les politiciens, les prêtres, les rois, les princes, les savants, les sculpteurs, les sportifs ! ! !... Les découvertes de Roger Peyrefitte jouent, pour lui, le rôle de la Providence, et quel audacieux oserait railler sa virilité, son intelligence, ses dons esthétiques, son aptitude à exercer les plus hautes charges ! Celui-là se verrait jeter à la tête, dans une clameur assourdissante, les noms ronflants de Jules César, du Grand Condé, du duc de Vendôme, du bailli de Suffren, du maréchal Lord Kitchener et du général von Moltke...

Les plus résolus des « homophiles » convertissent parfois leur véritable complexe d'infériorité en revendication d'une supériorité provocante. On devine alors la fureur des adversaires de l'homosexualité, à l'instar de Jean de Gourmont qui estime : « ce qui est inacceptable, c'est que ces diminués, ces aberrés, tentent d'établir une morale supérieure sur leur infériorité physiologique » (Revue « Les Marges », n° 141, 15 mars 1926). Au surplus, André Baudry le reconnaît volontiers : « Quelques esprits légers et fous de cette minorité se gargarisent de noms prestigieux du passé ou de l'actualité pour se hausser trop haut... et se mettre à part (...) *Nous avons nos snobs comme les autres milieux* » (Arcadie 195, mars 1970, p. 115).

Et qui en douterait ?

L'histoire tire du néant les snobs, illustres et moins illustres, de l'homosexualité ou, à tout le moins, un certain snobisme de l'homosexualité.

Alcibiade (vers 450-404 avant Jésus-Christ) défraye la chronique mondaine par sa beauté, sa richesse, son faste, sa bravoure, l'élégance de ses habits, les prouesses fantastiques de ses chevaux de course, ses multiples aventures avec de jeunes éphèbes ou des courtisanes. A la veille de son départ pour la désastreuse expédition de Sicile, il fut accusé d'avoir mutilé les statues d'Hermès qui ornaient les rues et les places d'Athènes.

Au XVII^e siècle, à Alger, en 1643, l'amour turc (variante de « l'amour grec ») triomphe, mais Ali Bitchnin, d'origine et de première éducation européennes, ne s'amourache pas des garçons. Peu importe ! Ce qu'il y a de mieux tourné, en fait d'adolescents, lui sert d'escorte, partout et toujours, assez pour impressionner les populations, étaler son faste, épater le Turc. N'est-ce pas un authentique snobisme ? (B. Durant, Arcadie 182, février 1969, p. 101).

Au XIX^e siècle, Baudelaire ne négligeait rien pour qu'on le crût homosexuel. Il teint ses cheveux en vert, porte des ongles de femme, des gants roses, des longues boucles. Camille Lemonnier écrivain belge (1844-1913) trace de lui ce portrait savoureux : « A pas lents d'une allure un peu dandinée et légèrement féminine, Baudelaire traverse le terre-plein de la porte de Namur, évitant méticuleusement la crotte et, s'il pleuvait, sautillant sur la pointe de ses escarpins vernis dans lesquels il se plaisait à se mirer » (Arcadie 125, mai 1964, p. 256).

Robert de Montesquiou-Fezensac (1855-1921) se distinguait par sa morgue nobiliaire, son orgueil hypertrophié, son insolent

ce et son homosexualité. Il prétendait descendre des rois de France de la première dynastie (les Mérovingiens). Dans les pages de « Qui êtes-vous ? » (éditions de 1910), il avait inscrit sous son nom : « allié à une grande partie de l'aristocratie européenne », et il ne mentait pas ! Le comte a servi de modèle au « des Esseintes » de Huysmans (A Rebours, 1884), au « Monsieur de Phocas » de Jean Lorrain (1901), au Paon de Chantecler d'Edmond Rostand (1910), au « Dorian Gray » de Wilde (1891), au baron de Charlus de Proust... ce qui le ravissait dans le cas de Huysmans. Pourquoi ne pas admettre la pure, exquise et extravagante vérité ? Le décor de sa chambre ressemblait à une scène de neige ! Elle s'embellissait d'une peau d'ours polaire et d'un traîneau. Il avait eu le caprice d'incruster des turquoises dans l'écaille de sa tortue domestique. Ce n'était tout de même pas sa faute si l'animal avait poussé l'ingratitude jusqu'à mourir, ce qui prouvait qu'il était bien une bête ! Ne savait-on pas que le noble comte avait revêtu un costume de velours blanc, remplaçant la cravate par un bouquet de violettes au col de sa chemise ? En se remémorant les propos de la comtesse Greffulhe qui lui glisse un jour, à l'oreille : « Je n'ai jamais été comprise que par vous et le soleil », Montesquiou ajoute superbement : « J'étais heureux qu'elle me plaçât en premier ». Enfin, dernière touche de snobisme, selon Proust, « cet incomparable causeur trouvait belle une maison parce que Balzac y avait vécu ».

Le snobisme d'Oscar Wilde (1856-1900) n'est plus à démontrer. Il trouve ses limites, selon Robert de Billy, dans une difficulté croissante à affirmer son originalité par des gilets et des cravates. Wilde n'avait-il pas été le rédacteur en chef d'une revue féminine et snob : « The Woman's World » ? L'auteur du « Portrait de Dorian Gray » dénonçait le conformisme : « Pour tout homme cultivé, accepter les modèles de son temps... est la forme d'immoralité la plus grossière ». Il situait l'amour homosexuel AU DESSUS DES AUTRES : « Ce que vous appelez vice », répliquait-il à Frank Harris, « c'est pour moi ce que c'était pour César, Alexandre, Michel-Ange et Shakespeare. C'est la vie monastique qui en a fait un vice. Et, plus récemment, les goths en ont fait un crime. Rien en eux pour élever l'idéal de l'humanité, c'est une race de brute qui mange et boit avec excès et condamne les désirs de la chair tout en se délectant des vices de l'esprit. C'est peut-être une maladie, mais s'il en est ainsi, elle semble ne s'attaquer qu'aux natures les plus élevées ». Sorti de

prison, O. Wilde déclarait encore à Robert Ross : « Si j'avais changé ma vie, c'eût été admettre que l'amour uranien est ignoble. Or je maintiens qu'il est noble, *plus noble que les autres formes* ».

Certes, Cocteau avait raison d'énoncer gravement : « Oscar Wilde a payé cher le luxe d'être Oscar Wilde. Mais c'est un luxe que d'être Oscar Wilde. Il est normal que cela coûte cher (« Arcadie 135, mars 1965, p. 127-128). Il ne faisait pourtant que développer une sentence du « Picture of Dorian Gray » : « On ne paiera jamais assez le prix de chaque sensation ».

(à suivre)

PIERRE FONTANIÉ.

TONY DUVERT

L'ENFANT AU MASCULIN

le problème de la pédophilie

Ed. de Minuit — 184 p. — 28 F

ANDRÉ AUDUREAU

UN MERVEILLEUX DIMANCHE

« que peuvent donner les autres
quand on en attend tout ? »

Ed. Mazarine — 182 p. — 42 F

PARABOLE

Un homme sorti de chez lui pour se promener. Au hasard du chemin, il rencontra un oranger particulièrement fleuri et bien odoriférant. Cet oranger était seul dans un enclos mal délimité et mal aménagé, mais qu'un jardinier besogneux s'appliquait à arranger au fur et à mesure de ses moyens depuis déjà longtemps. L'homme en promenade ne voyait plus très bien, mais encore assez pour être attiré par une chose aussi lumineuse, et il perdit l'esprit sous l'impulsion de ses sens tant l'éclat des fleurs de l'oranger retint son attention et tant le parfum si odorant charma ses narines. Emporté par sa convoitise il méconnut l'implantation de l'oranger et il l'emporta chez lui. Bientôt, le jardinier vint : à l'endroit où était l'oranger, il ne restait que quelques racines brisées dont les blanches déchirures tranchaient sur les mottes de terre brunes. Cet oranger aurait bientôt porté beaucoup de fruits, et il était l'amour du jardinier qui avait acquis difficilement l'enclos et l'aménageait avec une patiente assiduité, chargée de pensée pour le bien-être de son oranger. L'oranger fit un temps le bonheur de son ravisseur, tant que durèrent ses fleurs et son parfum. Mais dans son exil et sa captivité il s'étiola. Son ravisseur le traîna dehors avec dépit, mais un passant écologiste témoin de l'histoire le reconduisit dans la terre d'où il avait été pris. Hélas, le jardinier cessé d'être encouragé à travailler comme il l'était par la contemplation de son ami l'oranger, avait sombré dans un abattement complet et survécu à peine quelque temps, paralysé de chagrin : la terre non arrosée et non aérée ne put rendre vie à l'oranger qui dépérit à son tour sans avoir donné aucune des oranges que promettaient ses fleurs. Quant au promeneur insensé, il continua son chemin à la recherche d'une nouvelle satisfaction de son plaisir... Dieu lui permit de vivre très vieux malgré une très grande infirmité pour que d'aventure en aventure il se convertisse un jour, change son cœur et retrouve la vue intérieure qui évite d'adorer la créature à la place du Créateur...

Par contre, Dieu rendit la vie au jardinier qui revoyant son oranger redoubla à son égard de soins attentionnés. L'oranger

reprit vie, donna fleurs et fruits en abondance. Dieu lui accorda même la parole et chaque fois que le jardinier cueillait une orange, il disait : « Dieu est grand » et le jardinier répondait : « et miséricordieux ». Puis le jardinier allait distribuer ses fruits aux plus pauvres de la ville, vieillards, infirmes et étrangers, louant Dieu sur son chemin. Dieu fit le miracle que ni le jardinier, ni l'oranger encouragés l'un par l'autre, ne soient jamais fatigués de porter des fruits. Et grâce à eux les pauvres trouvèrent le réconfort, cessèrent de maudire Dieu à cause de leur sort, et découvrirent même la joie qui porte à louer Dieu.

JEAN-BAPTISTE MAREUIL.

CONCOURS DE LA NOUVELLE HOMOPHILE

Arcadie organise un concours.

On peut nous adresser avant le 31 mai 1981 une nouvelle dont le contenu doit être une histoire homophile (masculine ou féminine).

Texte dactylographié en triple exemplaires.

Maximum : quinze pages (format 21×29,5).

Les envois sont faits à *Arcadie*, une enveloppe fermée contenant le NOM et l'adresse de l'auteur. Le texte lui-même portant un pseudonyme.

Premier prix : sept cent cinquante francs.

Deuxième prix : cinq cents francs.

Et trois prix de cent francs chacun.

Publication réservée à *Arcadie*.

Les nouvelles non primées pourront cependant être publiées par *Arcadie* sans que les auteurs puissent s'y opposer.

Les collaborateurs habituels d'*Arcadie* ne peuvent pas participer à ce concours.

Le jury est composé du Directeur d'*Arcadie*, de Pierre Nouveau, de François Lescun, de Sinclair, de Christian Gury et d'Odon Vallet.

Le choix est sans appel.

NOUVELLES DE FRANCE

— N° 82 —

par JEAN-PIERRE MAURICE.

CASSANDRE EST-IL AMÉRICAIN ?

Certains de mes Honorables Correspondants s'inquiètent peu ou prou du parfum de sinistrose émanant de mes dernières chroniques; d'autres cousins, plus près du réel (ou plus prudents) aimeraient connaître mes sources. Facile. Les coupures de presse tous azimuts dont vous me gratifiez, messeigneurs ! Je ne me suis pas encore établi liseur d'âmes (bien qu'y songeant sérieusement pour mes vieux jours étant donné la dérisoire retraite que Babar me laisse présager).

Le sexe et les voix du seigneur étant désormais des marchandises *made in U.S.A.*, il y a tout de même un article signé Joël Blocker, paru dans « Le point » N° 423, qui me paraît résumer assez bien ce à quoi nous devons nous attendre maintenant et dans un proche avenir. Comme il est paru en Octobre, on peut même vérifier qu'il était prémonitoire — en tout cas, bien renseigné. En voici quelques extraits : « Revenus en force sur la scène politique américaine, les chrétiens ultra-conservateurs n'ont qu'une obsession : arracher le pays à ceux QUI LE CONDUISENT EN ENFER... L'ennemi sournois n'est plus le communisme athée mais les victoires du libéralisme de la turbulente Amérique des années soixante : légalisation de l'avortement, révolution sexuelle AVEC LE DÉVELOPPEMENT DE LA PORNOGRAPHIE ET DE L'HOMOSEXUALITÉ, mouvements de libération de la femme, etc. Dans ces conditions, la campagne électorale, à laquelle se sont associés des prédicateurs qui sont en même temps des vedettes de la télévision comme Falwell (un pasteur qui ne dédaigne pas, au demeurant, les biens de ce monde), a parfois pris des allures de croisade. Leur mission consiste à sauver la nation que menace dangereusement le déclin des valeurs morales et spirituelles. Pour ce faire, des milliers de fidèles évangéli-

NOUVELLES DE FRANCE

sateurs apportent leur soutien aux candidats conservateurs (LA PLUPART SONT RÉPUBLICAINS) et prennent pour cible les libéraux ».

Hélas ! pourquoi faut-il qu'après tant de clairvoyance, le sieur Joël Blocker éprouve le besoin de conclure : « Il est peu probable que le soutien des ultrachrétiens dont bénéficie Ronald Reagan affectera la position de Jimmy Carter ». C'est ce que l'on appelle se fourrer le doigt dans l'œil jusqu'à l'omoplate. Après tout, même la Pythie extravaguait quelque peu quand son amant d'Apollon était fatigué de lui trop faire l'amour ou quand les vapeurs du goufre étaient de mauvaise qualité. Peccadilles.

Ne vous alarmez pas outre mesure, cousins. Un clou chasse l'autre. Il ne s'agit, pour l'instant, que de courber l'échine sous l'orage. Déjà, les Jézes, qui boudaient depuis qu'ils avaient raté le dernier train (ils en étaient restés aux jean's super-collants du curé sympa et aux « love not war » qui faisaient pleurer les mamans, pauvres pommes !), viennent de se ressaisir et prennent d'assaut le train suivant. L'un d'eux a récemment qualifié les chrétiens ultras de « pêcheurs d'une morale fasciste » (1) dans le magazine catholique « America ».

Le seul ennui est que toutes ces modes, dont le temps de durée est de moins en moins grand, finissent par se télescoper en arrivant chez nous.

Les voies du Seigneur sont impénétrables.

LES MAUVAISES RENCONTRES

S'il est un groupe humain qui soit intéressé au premier chef par la sécurité, c'est bien le nôtre. Messieurs les agresseurs ne désarment pas ! Que faire contre cet état de chose, à part prêcher la prudence, ce qui n'est souvent qu'un vœu pieux pour mettre à l'abri nos bonnes consciences ? Toutes les suggestions seront accueillies.

Le jardinier de la fleur de l'âge : Maurice, 53 ans, jardinier et handicapé. Jean-Claude, 27 ans, fleur stérile. Il s'installe chez Maurice et brusquement, c'est le printemps. Il part, et c'est l'hiver. Il revient mais c'est pour étouffer son bienfaiteur. Non pas à la façon du lierre (Dieu merci, les végétaux valent mieux

(1) Curieux, la fortune de ce mot ! Alors que « colonialiste » est bien démonétisé, voire abandonné depuis que l'impérialisme économique des américains et que les Russes eux-mêmes, en Afrique ou en Afghanistan, avec ou sans Cubains interposés... mais chut ! pas de politique en Arcadie, même non politicienne. Par contre, « fasciste », ça marche toujours.

que l'humaine nature) mais pour s'approprier quelques francs. Arrêté. Ni regrets, ni remords (« Paris-Normandie » — Édition de Rouen).

Roman d'espionnage pour série noire : Guy Bonnacarrère, 18 ans, drague la minette à Perpignan. Il tombe sur un matou. Non pas chat de gouttière mais père de famille et inspecteur de police (on peut être inspecteur, on n'en est pas moins homme !) Le matou aurait fait des « propositions » au minet, le minet les aurait repoussées d'une patte horrifiée, le matou aurait alors sorti ses griffes, en l'occurrence un revolver 7,65... (tout cela bien confus et aux seuls dires du minet). Admettons. Mais ce que l'on ne comprend pas c'est que le prude minet se soit quand même rendu au rendez-vous fixé deux jours plus tard. Il avait peur. Pauvre petit minet ! Ayant peur, il avait emporté, à tout hasard, un 22 long rifle, balle engagée dans le canon. Il monte dans la voiture du policier, surmontant sa peur, sans doute. « Avances précises » du policier, déclare pudiquement le journaliste. Toujours par hasard, le minet tire à bout portant une balle dans le ventre du matou qui est très grièvement blessé. Le minet s'en tire avec trois ans de prison dont deux avec sursis. La matou ne reprendra pas ses activités professionnelles car sa blessure est très grave. (« Le Midi Libre » — « L'indépendant »).

Dans les parcs de Vichy : Il s'en passe de belles sur les bords de l'Allier ! Un quidam, vous ou moi, est abordé par un charmant jeune inconnu de 19 ans qui engage la conversation. Par politesse, il répond... et le voici entouré par trois solides gaillards, les complices du dragueur, qui ne veulent pas lui faire subir les derniers outrages mais seulement le délester de son portefeuille. Il plonge dans l'Allier. L'eau minérale doit toujours être fraîche. Il revient vers la rive. Est récupéré par les quatre malandrins qui le reconduisent à son domicile au volant de sa propre voiture et lui font ouvrir ses tiroirs. Profitant d'un instant d'inattention, la victime alerte la police. Coincés. Il s'agit de Michel Paget, 19 ans, sans domicile fixe et déserteur du 1^{er} R.I. de Phalsbourg depuis un mois, Georges Havart, 20 ans, sans profession, Daniel Lagoupil, 22 ans, sans profession, et de Patrick Barrado, 23 ans, également sans profession, tous trois de Vichy. Deux d'entre eux allèguent « qu'ils avaient besoin de manger ». Scepticisme. Les deux autres préfèrent avouer « qu'ils voulaient s'amuser ». Drôle d'amusement ! Ils iront tous quatre s'amuser en prison durant trois mois. (« La Tribune » — « Le Progrès »).

Odieux ! Nous ne leur souhaitons certes pas de connaître une prison semblable à celle de Draguignan où se sont déroulés des sévices parfaitement ignobles : « Un jeune détenu âgé de 19 ans et condamné à deux mois pour divers larcins a été l'objet des pires sévices de la part de ses compagnons de chambrée. Mis à l'amende selon la véritable loi du milieu qui continue de régner dans l'univers carcéral, il se serait plus ou moins rebiffé devant les détenus qui entendaient lui imposer leurs lois. C'est alors qu'une « punition » lui a été infligée. Les 23 codétenus qui partageaient la même chambrée ont tous abusé du jeune homme. Pendant de longues heures, au cours de cette nuit, ne pouvant faire face à ses lâches agresseurs, il dut subir tous leurs outrages » (« Nice-Matin »).

Droit de cité : Christian Baladou, 22 ans, et Joël Boulic, 24 ans, tous deux Brestois, s'attaquent à un cyclomotoriste et vident à leur profit un sac contenant divers articles. Pourquoi ? « Nous avons cru qu'il avait des mœurs spéciales et nous avons voulu l'en punir ». Excuse facile grosse comme une corde à puits. « C'est une présentation des faits que le tribunal a entendu cent fois dans des affaires de ce genre, nous dit « Le Télégramme de Brest ». Et le Président d'ajouter sagement : « En toute hypothèse, il faut bien se dire que les homosexuels ont le droit, eux aussi, de se promener dans les rues. » 14 mois ferme pour Baladou, récidiviste, 4 dont 3 avec sursis pour Boulic, délinquant primaire.

Pas d'objection, Votre Honneur !

Triangle rectangle : « Christian, 26 ans, 16 fois condamné dont une fois pour proxénétisme, vivait avec Jean-Bernard, une « bonne pâte » de la Réunion. Il connaît Martine, serveuse dans un bar, l'épouse, lui fait un enfant et la met sur le trottoir. Oh ! les tâches étaient bien distribuées : Christian continuait à coucher avec son chéri, Martine « travaillait » nuit et jour pour nourrir « ses hommes », surveillée par le timide Jean-Bernard qui poussait même la condescendance jusqu'à garder l'enfant du couple, l'emmener jouer au square, etc. Christian était le pacha de ce cercle vicieux. Dans les fins de mois difficiles, il forçait Jean-Bernard à se prostituer lui aussi un tout petit peu (on ne dit pas auprès de qui). Christian est condamné à 3 ans ferme, Jean-Bernard, qui n'est plus persona tata, à 6 mois avec sursis.

Pourvu que ce pacha ne tombe pas en prison sur plus caïd que lui !

Le silence est d'or : « L'armée de l'air américaine a accepté de verser une somme de 160 000 dollars à un ancien sergent qui avait publiquement déclaré, en 1975, être homosexuel, pour qu'il abandonne sa croisade en faveur de l'intégration des homos dans « L'Air-Force » (« L'Alsace »).

Ben, mon colon...

Beaux de nuit : Jean-Marie Pontaut, dans « Le point » N° 423, nous régale d'un article — photo à l'appui — qui paraît très bien documenté sur les nouvelles turpitudes encourues par le résidu du Bois de Boulogne. « La vraie foire aux gogos, s'exclame un inspecteur spécialisé, il n'y a plus une seule prostituée femme ». Les belles de nuit qui offrent leurs charmes dénudés aux badauds du Bois seraient des hommes, rien que des hommes... Depuis deux ans, en effet, Paris est le théâtre d'une invasion encore plus redoutable que les petites Japonaises : celle des travestis brésiliens... Aujourd'hui, ils sont plus de 300. Une centaine exerce dans les allées du Bois, une autre centaine, dans les autos aux alentours du Bd des Batignolles. Le reste loue des studios dans les rues proches de Pigalle. Dans certains cafés et hôtels du quartier, on ne parle plus que portugais ».

Les Portugais sont toujours gais !

NOUVELLES SÉRIEUSES

Le N° 51 du « Centre social protestant » nous consacre une étude complète et ouverte signée Jean-Yves Savoy qui se place sur le seul terrain de la fraternité et de la charismatique. Pour vous en donner une idée : « Qu'ils aillent se faire soigner ! » entend-on parfois — « Qu'ils se marient ! » — « La Bible les condamne ! » Or ça ne se soigne pas (*combien de fois faudra-t-il encore le répéter pour en convaincre Monsieur Prudhomme ?*). Il est fortement déconseillé qu'ils se marient. Et si les auteurs bibliques en parlent effectivement (ils ne semblent pas particulièrement fascinés et obsédés par ce problème), cela ne justifie en aucun cas une quelconque mise à distance de la personne. ET L'ON NE PEUT NON PLUS OMETTRE DE CONSIDÉRER TOUT LE CONTEXTE DANS LEQUEL LES TEXTES BIBLIQUES S'INSCRIVENT. »

On y parle d'amour exclusivement...

...ET MOINS SÉRIEUSES

Cela devait arriver. Nous avons eu notre Madeleine de Pigalle qui vivait en sainte. Voici Claire. On n'arrête pas le

progrès. Josette Degos, dans « Sud-Ouest » N° 1610, s'est penchée sur le cas de cette « marieuse unisexe » qui « passe des soirées à rapapilloter les uns et les autres ».

Elle doit avoir du travail !

Mais, après tout, faire ça ou du tricot un point à l'endroit — un point à l'envers...

Sans compter que ça a l'air de rapporter bien davantage. Maison bon genre. Chic et discrétion.

Moi, je veux bien. Encore que je ne sois pas certain que quelques soirées au château d'O n'obtiendraient pas le même résultat à moindre frais.

Adam et Ève : La nouvelle coqueluche de France-Inter, Ève Ruggieri, nous a fait la fleur d'une émission dans la semaine du 8 au 14.XII.80. Ensemble bonne tenue comme toujours. Courageuse mais pas téméraire, notre Ève, qui se dit et qui est femme-femme, et même un peu MLF sur les bords si vous voyez ce que je veux dire... a d'abord lu quelques extraits soigneusement sélectionnés de minus disant que c'était dégueulbif, qu'il fallait nous les couper et autres gentillesses du même tonneau. Facile de prendre le contre-pied de ces fadaises. Après quoi, il y eut en direct, mais anonyme, le coup de fil d'une sœur racontant avec une sincérité émouvante et une simplicité de bon aloi avatars et péripéties de son frère homo (avec une happy end un peu tristounette « parce qu'ils ne peuvent pas avoir d'enfants » ; ça, évidemment...) Le devoir m'appelant, l'heure pressant et mon patron n'attendant pas, je n'ai pu suivre la suite et le regrette. J'aurais bien aimé connaître, en particulier, les commentaires de cette Ève femme-femme vis-à-vis de ses consœurs femme-homme.

Quels cousins ont pu écouter jusqu'au bout ?

Les précieux édicules : Quand cette peau de cuir de Paulo-le-Moko m'a envoyé, entre chair et cuir, le N° 353 de « Cinéma-Écran » avec un long article de Bernard Millet intitulé « Dionysos crucifié » avec, en sous-titre : « Essai de synthèse des codes de fonctionnement du cinéma HARD-HOMO », je me suis dit : « Chic alors ! Je vais enfin me remplir les mirettes pour pas un rond, moi qui suis gueux comme Zob, pardon, comme Job ! Et qui sait ? Peut-être que c'est un de ces bouquins qu'on ne lit que d'une seule main que cette vieille peau de vache, dans un élan de générosité inconsidéré, a bien voulu me refiler pour occuper mes heures studieuses, solitaires et hivernales, quand le mistral souffle sur la garrigue avec la voix de l'enfer ». Las ! Dès les premières lignes, j'étais fixé. Élucubrations de snobs pour

d'autres snobs et masturbations laborieuses pour constipés intellectuels. Il fut un temps où j'aurais paniqué en me disant : « Tu n'y comprends rien. Tu mourras idiot ». Au bout de quarante années d'enseignement de la langue de Molière, j'ai enfin compris que « Ce que l'on conçoit bien s'énonce CLAIEMENT ! » Et rien ne m'en fera déborder, palsambleu !

Que signifie, par exemple, « l'intérêt cinématographique majeur du hard-homo est d'être d'abord un cinéma de l'Utopie (ce qui l'induit à une mythographie réellement originale) et ensuite seulement un cinéma (homo) sexuel » ? Je glane au hasard : « Les fantasmes privilégiés du cinéma hard-homo : Priape ou le Double-Mâle » — « tous les schèmes objectaux de cet univers uniquement mâle sont ainsi sous-tendus dans leur morphologie par le commun dénominateur phallique qui leur distribue une identité pseudo-différenciée »... Arrêtons-nous là. J'étouffe. Tout cela sent terriblement son pédant petit marquis s'écriant : « Voiturez-moi les commodités de la conversation ! » Les précieux édicules sont devenus les précieux ridicules.

Tant de barbarismes me donnent l'envie folle d'être bien populaire et bien rabelaisien. Alors, comme disait ma grand-mère (et Dieu sait si elle s'y connaissait, la sainte femme !), il ne faut pas vouloir péter plus haut que son cul sinon on risque d'avoir le cul à la place de la tête.

Odor di femina : D'après « Le Progrès », un groupe de chercheurs anglais est en train de remettre l'amour à sa vraie place. Ce ne serait qu'une pauvre affaire d'odeur. Si Roméo et Juliette ont été aussi heureux et ont eu autant d'ennuis, c'est peut-être parce que la petite Capulet transpirait sous l'aisselle et le petit Montaigu des glandes boirées d'une substance phéromone baptisée l'andréosténol qui attire irrésistiblement les femmes.

Mais pourquoi certains chiens sont-ils attirés par d'autres chiens

Franco ? Complexé ! Toujours d'après « Le Progrès », citant un psychiatre andalou, « Franco était le fils d'un noceur. Lorsque celui-ci s'enfuit avec la bonne, le dictateur se met à la haïr et reporte son affection sur sa mère qu'il identifiait à la patrie ». Selon le psychiatre, « Franco était austère, discipliné, timoré, pusillanime, bourré de complexes et d'une intelligence médiocre ». De ce fait, il était particulièrement bienveillant avec les gens incultes et intolérant avec les intellectuels.

Il est plus facile de découvrir ces choses-là après qu'avant.

La peur de l'arcadira-t-on : Je ne puis m'empêcher, avec « L'espoir de Saint-Étienne », de revenir sur cette querelle d'Allemand que nous font ces Grecs d'Arcadie, tant la chose est « hénaurme » et fait ma joie.

« L'Espoir » fait dire à ses deux personnages :

— Ça ne m'arcadis rien. Et vous ?

— Ça me pélopo-laisse froid.

Et de conclure avec Gérard Durand :

« A quelques mois des présidentielles, peut-on envoyer les électeurs homosexuels se faire voir chez les Grecs sans prendre le risque (énorme en la circonstance) de se les mettre à dos ? »

Au fait, et nos cousins, et notre délégué grecs arcadiens ? Les voilà dans une situation des plus délicates. La main entre l'arbre et les Corses. Qu'à cela ne tienne ! Si on leur tourne le dos, nous leur tendrons les bras.

Et in Arcadio ego !

JEAN-PIERRE MAURICE.

Patrick DREVET

LES GARDIENS DES PIERRES

« des *CONTRASTES* psychologiques
et sensuels saisissants »

Éd. N.R.F. — 296 p. — 60 F

DISCOURS ET VÉRITÉ

par SERGE HENRY.

A l'instar de nombreux confrères, je pourrais m'indigner avec véhémence du revirement parlementaire qui a permis au Sénat de laisser passer une discrimination répressive à l'égard des homosexuels ; je pourrais déplorer le départ du sénateur Caillavet qui sut si brillamment s'illustrer dans ce lent travail de défense des droits et des libertés des homosexuels ; m'en tenant au respect des institutions nonobstant leurs failles éventuelles, je ne pourrais que constater combien la majorité des parlementaires reste attachée à la conservation d'une certaine orthodoxie des mœurs bien utile pour le maintien et la gestion de la paix sociale, à la conservation d'une ignorance générale sur le fait homosexuel d'ailleurs susceptible d'être interprétée comme la conservation d'une minorité tabou dont on disposerait au gré des périodes électorales et des tourmentes sociales.

Conservateur est un mot qui commence mal, disait le duc d'Orléans. Je ne m'arrêterai pas là, refusant l'assimilation de l'homosexuel au criminel qui est souvent faite dans ce genre de débat, expression d'un jugement simpliste et superstitieux de l'ordre du discours paléolithique comme la pathologisation systématique du fait homosexuel, qui n'est guère un progrès en soi vers la compréhension, et qui procède d'une vision imparfaite et souvent subjective de la réalité. Je saluerais avec davantage d'égards une autocritique sur le laxisme du législateur et de l'exécutif dans le domaine des rapports qu'entretiennent l'information et la répression. Et quelle information ! Une information qui justifie l'appel à la répression par ses carences, ses silences et ses partis pris au détriment d'une vérité humaine qui gagne à être connue : telle presse véhiculant bon nombre d'idées reçues par l'étalage de ses scandales, suscitant des réactions négatives par la félonie de son discours, tel poste de

DISCOURS ET VÉRITÉ

radio déversant à longueur de journée une sous-culture démagogique qui fait le jeu de l'abrutissement des masses, telle chaîne de télévision qui évitera tout sujet scabreux susceptible de déplaire en amont comme en aval... Comment une telle information ne peut-elle pas contenir les germes de la répression et entretenir par là même une situation inique ?

Parce que la répression qui s'abat sur un groupe « déviant » du corps social se trouve facilitée par l'absence voire la corruption de l'information objective, parce que les revendications concernant le droit de parole des minorités présente chaque jour davantage un danger de subversion pour le monopole des grands moyens de communication, parce qu'il n'est plus incongru de penser à la défense des homosexuels quand ces derniers, comme les israélites, font les frais du terrorisme fachiste, parce que la crise économique exacerbe le sentiment d'insécurité d'une partie de l'opinion qui réclame un renforcement de la répression, faudra-t-il s'en remettre à une sorte de fatalisme larmoyant, cette plante amère dont nous avons fait des tisanes pendant trop longtemps ?

Non ! Le travail de sensibilisation se poursuit, par delà les contradictions des assemblées parlementaires, les errances de jugement, par delà les idéologies racistes et les anathèmes religieux, par delà les bouffonneries des masses medias et les culpabilités homophiles. On voudrait peut-être, plus d'audace dans notre démarche, des démonstrations de force, des occupations de locaux, des tartes à la crème, que sais-je...

Il s'agit d'être cohérent dans cette démarche à la fois individuelle et collective, et de tabler sur l'observation d'une réalité.

Les témoignages de cette réalité, rapportés par Rosa von Praunheim dans son film consacré à la vie des groupes homosexuels américains, n'ont fait que confirmer la perception intuitive des effets de la naïveté et de la puérilité de certaines interventions ; comme un gamin qui tape du pied et qui veut tout tout de suite, on sous-estime le rôle des compromis dictés par le contexte social et la personnalité des dirigeants à l'échelon gouvernemental, parlementaire et syndicaliste. Seul, un mouvement encore assez jeune semble travailler avec davantage d'efficacité cette idée du compromis, par les contacts entrepris avec l'administration Carter et maintenant Reagan : il s'agit du National Gay Rights Lobby. Un travail en profondeur, autour d'une vérité qui est celle de gens responsables et déterminés dans leur action, capables de produire autre chose que du bruit, de la confusion... et des tartes à la crème.

A ce sujet, devrais-je l'avouer, dépassant l'inimitié que m'ins-

piraient les propos d'Anita Bryant, j'ai ressenti un profond malaise au cours de cette fameuse scène où, lors d'une conférence de presse, la célèbre chanteuse recevait une tarte à la crème en pleine face des mains d'un activiste gai. Un sentiment de malaise et de honte devant ce geste imbécile et cette femme dont les nerfs ont craqué devant les caméras qui projetaient son image aux quatre coins de l'Amérique. Cette femme, je me suis pris à l'aimer, non pour ce qu'elle représente d'effrayant à la conscience homophile, mais pour cette inutile souffrance dont elle a été l'objet. J'ai prié ensuite, pour cette détresse intérieure qui vous fait parfois suivre des chemins bien ingrats, pour cette vérité que Madame Bryant devrait davantage creuser sous les termes d'amour, si présents dans sa bouche, cette vérité que nous devons servir lucidement et pour elle, et pour tous les autres.

Or, et c'est un constat partagé, bon nombre d'homophiles n'échappent pas au mal du siècle qu'est l'égoïsme ; c'est ainsi que l'on vit l'instant présent au détriment de son propre devenir et de celui des autres, au détriment des associations de défense organisées qui ont pu trouver ici et là quelques voix (et voies) vers la libéralisation et une meilleure compréhension, par un lent travail d'éveil au niveau des consciences, travail ingrat et laborieux dans le temps si l'on en juge l'impact des derniers événements.

En guise de conclusion, je prendrai une image extrême : on raconte qu'à la libération des camps de concentration par les troupes américaines, les rescapés affamés se sont jetés sur la nourriture et en sont morts. La vérité de notre lutte doit passer par cette cohérence à laquelle je faisais allusion, une lutte pour la vie avec tout ce que cela suppose de savoir-être et de savoir-faire afin de faire savoir la vérité, « car la mort nous libérera demain mais la vérité peut nous libérer aujourd'hui même » (G. Bernanos).

SERGE HENRY.

UNE HISTOIRE CRITIQUE DU MOT HOMOSEXUALITÉ (*)

par JEAN-CLAUDE FÉRAY.

Rôle des « Mouvements Homosexuels » allemands.

L'article 175 catalysa en Allemagne l'organisation de quelques « mouvements homosexuels » actifs et bien structurés (20) dont la revendication essentielle était certes l'abolition des mesures pénales visant les « actes contre nature », mais qui exercèrent par ailleurs une influence souvent voulue et réfléchie en faveur de l'adoption de ce terme jeune et aux allures scientifiques qu'était l'*homosexualité*.

Nous avons là affaire à un type de mécanisme bien connu des sociologues qui se sont consacrés à l'étude des minorités stigmatisées : Une des premières missions des mouvements minoritaires organisés est de revendiquer pour eux-mêmes une appellation jugée neutre ou positive, en substitution à une dénomination ancienne, toujours péjorative, sinon blessante ou injurieuse. Les aveugles demandent à être appelés de préférence *non-voyants*, les sourds, *mal-entendants*, les filles-mères, *mères célibataires* ; tout le monde sent effectivement que dire « personne âgée » au lieu de *vieux*, « sans emploi » au lieu de *chômeur*, « l'homme de couleur » au lieu de *Noir*, c'est bien, le plus souvent vouloir signifier la même chose, mais c'est l'exprimer différemment.

Or, à l'époque à laquelle nous nous intéressons, *homosexuel* et *homosexualité* étaient, parce que récents, dépourvus de connotation péjorative. Bien au contraire, ils bénéficiaient de cet air de neutralité et d'objectivité scientifique que leur construction pseudo-savante leur conférait. C'est la raison pour laquelle

(*) Voir Arcadie n° 325. Contenu du texte paru dans le n° précédent : Apparition du mot *homosexualité* dans deux documents anonymes publiés à Leipzig en 1869. Sur quelles bases la paternité en est attribuée à un écrivain hongrois : K. M. Benkert. *Éléments biographiques sur cet auteur. Évocation du contexte juridique et psychiatrique de la néologie. Primauté des mots « uranisme » et « inversion ».*

ils furent défendus et diffusés par les mouvements allemands qui les préféraient à *Urning* et à *Uranismus*, et surtout à *Conträrsexuale* et à *conträre Sexualempfindung*.

L'Histoire, on le dit, et on dit l'avoir vérifié, ne se répète pas. Il doit donc exister des différences entre ce qui se passa en Allemagne et le mouvement qui, parti semble-t-il des États-Unis, prône l'emploi du mot *gay* en substitution à celui d'*homosexuel*, ou ces autres revendications en faveur des dénominations *homophile* et *homophilie*. Et certes, ces différences sont nombreuses. Mais des comparaisons surgissent quelquefois des vérités édifiantes. Parmi ceux qui ont milité et militent encore pour le remplacement de l'étiquette *homosexuel*, combien savent qu'ils répètent à son encontre ce que d'autres firent en sa faveur, un demi-siècle plus tôt ?

Justement conscients de ce qu'en cette matière, une dénomination neuve acquiert très rapidement une connotation péjorative au moins équivalente à celle dont était chargée l'ancienne, certains « militants », ont, il y a quelque temps, abordé le problème à rebours : Ils se désignent eux-mêmes, tantôt sur le mode ironique, tantôt sur le mode sérieux, par les étiquettes injurieuses (*pédé, lope, tapette, folle*, etc.) que les autres utilisent d'habitude pour les insulter, privant ainsi leurs adversaires de leurs armes et désamorçant l'effet extrêmement offensant qu'ont d'ordinaire ces mots (21).

Rôle des procès de Berlin.

Les détails que nous venons de donner montrent que le paragraphe 175 n'a pas été totalement étranger à la diffusion du mot *homosexualité*, dans la mesure où l'on peut légitimement considérer les organisations allemandes comme redevables de leur existence même à cet article du code pénal de l'Empire : c'est autour de lui et contre lui que les « mouvements homosexuels » se sont mobilisés et développés. Il fut pour ceux-ci plus qu'un motif de lutte : il fut leur raison d'être. On retrouve ce même paragraphe 175 à la base d'une série de procès qui s'échelonnèrent sur deux années, dont le retentissement fut mondial, et qui ont, pour le sujet qui nous occupe, une importance de tout premier ordre. Le début de ces procès, en octobre 1907, marque en effet un tournant dans l'extraordinaire destin du mot *homosexualité* : Ce vocable, jusque là réservé aux spécialistes — mais familier aux « amateurs » — fait, à cette date, brutalement irruption dans le vocabulaire de « l'individu moyen », et commence véritablement à s'internationaliser.

Le poids assez exceptionnel qu'eurent les événements berlinois sur le destin de ce terme, justifie qu'ils soient résumés ici. On se référera, pour davantage de détails — et ces affaires à fond politique n'en manquent pas — aux ouvrages qui leur sont spécialement consacrés comme celui de Maurice Baumont (22).

Le scandale débuta par une campagne de presse engagée d'abord dans *die Welt am Montag* puis reprise avec bruit par un pamphlétaire nationaliste dont le nom de plume était Maximilien Harden (23) dans les colonnes de son propre journal, *die Zukunft*. L'entourage immédiat de l'empereur Guillaume II y était accusé, de manière le plus souvent allusive, d'être, par nature, exposé aux peines prévues par le paragraphe 175. Toute l'ambiguïté que contient le concept d'homosexualisme non pas qu'il naquit, mais tel que le public commençait à le comprendre, se retrouve dans ces accusations portées contre des personnages influents de l'État : une confusion totale était faite entre les pratiques sexuelles qui relèvent de l'article 175, et une condition psychologique propre à certains êtres, condition qui n'est nulle part au monde prise en compte par le législateur.

La qualité des personnages qui faisaient l'objet de cette campagne diffamatoire et leur influence politique sur l'empereur donnaient au scandale un éclat singulier. Un ancien ministre plénipotentiaire qui fut quelque temps ambassadeur à Vienne, le prince Philippe d'Eulenburg-Hertefeld (24) était au centre de l'accusation (25). D'autres grands noms faisaient partie de la « camarilla perverse » qui entourait l'empereur et que flétrissait la campagne de presse : Le comte Kuno von Moltke, commandant militaire de Berlin, descendant du maréchal prussien Helmuth von Moltke ; un aide de camp de l'empereur, membre de la famille des Hohenzollern, le comte Wilhem Hohenau ; un secrétaire du cabinet de l'impératrice, Bodo von Knesebeck ; le maître de cérémonie, le comte Edgar Wedel ; le général commandant les gardes du corps, von Kessel.

En dehors de la qualité des personnages qu'elles impliquaient, ces affaires berlinoises avaient pour autre originalité de s'enchaîner selon une gradation qu'on aurait dit habilement agencée par un dramaturge de génie.

Leur premier acte s'achève par l'acquiescement de Maximilien Harden à l'issue d'un procès que Kuno von Moltke lui avait intenté. A peine annonçait-on la révision de ce procès qu'un deuxième acte s'ouvrait, plus fracassant encore. Il impliquait rien moins que le second personnage de l'État, le chancelier du Reich, le prince Bernhard von Bülow. Un « militant homosexuel », qualifié « d'inverti avéré », et de « champion de l'uni-

verselle bisexualité », Adolf Brand (26) avait soutenu dans une brochure, avec quelques raisons, que le chancelier était le premier intéressé par l'abrogation de l'article 175. Il prétendait ainsi démontrer que l'on peut à la fois être « homosexuel » et assurer les plus hautes charges de l'État.

On imagine la curiosité que les Européens, et les Allemands plus particulièrement, manifestèrent pour ces affaires centrées sur « l'homosexualité », curiosité que des rebondissements et des renversements de situation allaient entretenir, sinon renforcer : Le public apprend d'abord que la démonstration spé cieuse de Brand n'a pas emporté l'adhésion des jurés au cours du procès en diffamation que Bülow a très promptement entrepris contre lui : D'avoir voulu compter un chancelier du Reich au nombre de ses frères coûte à Brand un an et demi de prison. On s'attend alors que cette issue, qui ménage les intérêts de l'État, ait des répercussions sur le second procès Moltke-Harden qui s'ouvre à ce moment là. Effectivement, celui-ci apparaît véritablement comme l'antithèse du premier : Magnus Hirschfeld lui-même, qui, requis à titre d'expert, avait déclaré Moltke « homosexuel » devant le premier tribunal, se désavoue totalement devant le second. Harden est cette fois condamné à quatre mois de prison ; mais il a entre les mains les cartes qui vont lui permettre de triompher. Au cours de ce procès en révision Moltke-Harden, Eulenburg fut en effet amené à jurer solennellement n'avoir jamais commis un acte que la loi, selon certains experts, n'inclut pas sous l'étiquette *widernatürliche Unzucht*, à savoir, nommément : « l'onanisme réciproque ». Or, Harden n'eut aucune difficulté à prouver qu'Eulenburg, sur ce point, était parjure.

Un procès tout à fait accessoire et quelque peu artificiel que Maximilien Harden intenta à Munich contre le directeur d'un journal local (27) lui permit de remettre Eulenburg sur la sellette. Celui-ci se trouve, à l'issue de l'action en justice de Munich, sous la triple inculpation de parjure, de faux témoignage, et de tentative de subornation de témoin (28).

Nous sommes alors en 1908. Le fracas provoqué par la succession des affaires Moltke-Harden, puis Brand-Bülow que le public non averti ne distinguait plus, se prolongea en écho durant l'interminable affaire Eulenburg (29) qui débuta cette année là.

Il n'échappe au jugement de personne que ces scandales, mettant en scène des hommes politiques dont l'un au moins occupait le premier plan, avaient une importance que n'eurent pas les affaires de mœurs qui n'impliquèrent que des personnes

dépourvues de responsabilité publique, comme celle suscitée, dans la France de 1903, par les fêtes bleues que donnait Adelsward-Fersen. Le contexte diplomatique international, dominé par des rivalités et des tensions qui annonçaient déjà la première guerre mondiale, était loin d'en amoindrir l'éclat. Les ennemis de l'Empire tout-puissant de Guillaume II se réjouissaient en effet d'une situation qui attentait à l'image de marque de l'Allemagne, à travers le déshonneur infligé à sa classe dirigeante. La presse française en particulier, croyait avoir toutes les raisons de ne pas passer sous silence l'ensemble de l'affaire jusque dans ses détails que l'on jugeait les plus scabreux et qui permettaient de discréditer à bon compte un régime quasiment ennemi, en conflit d'intérêt avec la France dans la crise marocaine. Certes, il était délicat, notamment dans les quotidiens lus par tous, d'user de termes directs et crus. Mais les journalistes avaient justement à leur disposition un euphémisme qui allait leur permettre d'éviter les périphrases. Là même où une allusion aurait suffi, ils purent user d'un mot décent, véhiculant tout un arrière-plan de considérations théoriques assez ennuyeuses, dont le caractère scientifique était une garantie contre la licence : *l'homosexualité*. « Notre siècle est devenu pudibond et euphémique » constate, en décembre 1907, un lecteur de *l'Intermédiaire* (30) qui déplore que l'on emploie le terme *homosexuel* « pour qualifier des dégénérés que les Anciens appelaient tout bonnement des pédérastes ».

Internationalisation du mot ; son succès en France.

Le résultat du tumulte de 1907 fut l'exportation, vers la plupart des pays civilisés et dans une période de temps assez courte, d'un terme que l'on croyait moderne : *l'homosexualité* (31).

Nous avons vu que ce mot, attesté dans notre langue dès 1891, s'était progressivement introduit dans le vocabulaire des « spécialistes » français au cours de la dernière décennie du XIX^e siècle. Deux traductions d'ouvrages allemands y avaient du reste beaucoup contribué : celle qu'Émile Laurent et Sigismond Csapo donnèrent en 1895 de *Psychopathia sexualis* de Krafft-Ebing, et surtout celle que les docteurs Pactet et Romme firent, en 1893, de l'étude qu'Albert Moll avait publié en Allemagne sous le titre « *Die conträre Sexualempfindung* » (32).

Il ne faut cependant pas perdre de vue que ce genre de littérature restait ignoré de la majorité des Français.

Aussi trouve-t-on, à l'époque qui suit immédiatement la date des premiers procès de Berlin, de nombreux écrits témoignant de la nouveauté ou de la modernité, pour le public, du vocable *homosexualité*. Ainsi, les lecteurs de *l'Intermédiaire*, discutent, à partir du numéro de novembre 1907 de l'étymologie de ce mot « que l'on emploie beaucoup depuis quelques jours », en critiquant sa construction fautive (33).

« L'homosexualité, pour employer un barbarisme à la mode, (...) » note un avocat en 1908 (34). « L'uranisme, ou pour parler le langage du jour, l'homosexualité, (...) » déclare John Grand-Carteret à la même époque (35). Dans une étude consacrée à l'amour interviril outre-Rhin et qui fut publiée en 1908 (36), Weindel et Fischer écrivent en tête du premier chapitre : « Homosexualité !... C'était un mot nouveau pour les oreilles françaises, lorsque, en octobre 1907, il rebondit, lancé depuis les marches du trône allemand, jusque parmi les colonnes des gazettes, dans un grand tumulte de scandale. »

Quelques années plus tard, la situation paraît déjà irréversible : En 1910, dans la première réédition (37) de son fameux ouvrage préfacé par Émile Zola, *Perversion et perversité sexuelles*, le docteur Georges Saint-Paul s'excuse ainsi d'avoir la « faiblesse » d'utiliser « le vilain mot d'homosexualité » :

« Je confesse cette faiblesse qui m'est imposée par ce fait que presque toute la littérature moderne ayant accepté le mot *homosexuel*, je suis réduit à l'employer moi aussi, si je ne veux pas risquer d'écarter les lecteurs, lesquels, même en France, ont oublié la signification du mot inversion » (38).

On sait la malice qu'ont eue presque toutes les nations à faire en sorte que certaines réalités désagréables soient tenues pour caractéristiques d'un quelconque peuple étranger. Il est commode, en particulier, de désigner les vérités ou les faits déplaisants dont on ne peut décemment pas parler à mots ouverts, par une périphrase indiquant leur appartenance ou leur origine étrangère.

Un des facteurs qui assura la fortune de « ce vilain mot homosexualité » est certainement son exportation et son allure germaniques, que plus personne aujourd'hui ne perçoit, mais qui étaient évidentes pour les Français en ces années 1907-1908. Marcel Proust nous en donne un témoignage, lorsqu'il fait dire à Monsieur de Charlus, dans un discours où cet homme-femme compare les choses de son temps avec celles de la vie moderne : « Mais j'avoue que ce qui a encore le plus changé, c'est ce que les Allemands appellent l'homosexualité » (39). Proust nous aurait-il, d'ailleurs, sans motifs, décrit longuement les senti-

ments germanophiles du baron, à une époque où il était déplacé, voire dangereux d'en avoir ?

La germanophobie revancharde qui prévalait en France depuis la défaite de 1870, confortait certains de nos compatriotes dans l'idée que ce vice, ce symptôme de dégénérescence, était un mal allemand (40). Rien ne convenait mieux, par conséquent, qu'un terme germanique pour le désigner.

Cette conscience qu'avaient les Français, d'avoir affaire à un mot, et même quelquefois à une réalité importés d'outre-Rhin est attestée chez de nombreux auteurs en dehors de Marcel Proust : Un médecin, le docteur Lutaud, qui, en 1908, veut informer ses lecteurs des affaires Moltke, Bülow et Eulenburg, introduit son sujet de la manière suivante : « Il s'agit du procès des homosexuels ; c'est ainsi, du moins, que l'on désigne les pédérastes à Berlin » (41).

John Grand-Carteret note prophétiquement à la même époque : « Mais ce qui a fait employer immédiatement *homosexuel* et ce qui fait qu'on l'emploiera longtemps encore sans doute, c'est qu'on n'a eu en vue que les scandales de Berlin ! Scandales produits, il n'y a pas de doute, par des *homosexuels* » (35).

Dans un journal de voyage en automobile intitulé *La 628-E8* (42) Octave Mirbeau fait dire à un personnage, en 1907 : « Quand nous avons été vicieux, nous autres — nous ne le sommes plus guère, la mode en est passée — nous l'avons été légèrement, gaiement... Les Allemands, eux, qui sont pédants, qui manquent de tact et ignorent le goût, le sont — Comment dire ? — scientifiquement... Il ne leur suffit pas d'être pédérastes... comme tout le monde... ils ont inventé l'*homosexualité*... » Le même personnage ajoute un peu plus loin : « Et au lieu de faire l'amour entre hommes, par vice, tout simplement, ils sont *homosexuels* avec pédanterie... » (43).

Une inexactitude qui prête à sourire, en raison de ses aspects chauvins, mais qui est instructive, s'est glissée sous la plume de John Grand-Carteret dans l'ouvrage dont nous avons déjà cité plusieurs haut deux passages : « *Le cri de Paris*, en quelques lignes, a soin de rappeler la place que nous tenions dans les annales de l'*homosexualité*, puisque, grâce à nos frères germains, le vieux mot français d'*uranisme* est en train de disparaître de la langue courante comme de la langue savante. »

L'auteur de ce passage trahissait en fait partiellement le texte auquel il se référait puisque le *Cri de Paris* écrivait très précisément :

« Ils n'en n'ont pas qu'à Berlin. »

Nous en avons eu en France, à la cour d'un roi autrement grave, et décent, et majestueux que Guillaume de Prusse. Seulement, cela ne s'appelait pas encore des *homosexuels*.

On disait des bougres, tout à trac ! » (44).

NOTES

(20) Le plus important de ces mouvements, pour la période qui nous intéresse, fut sans conteste, celui que Magnus Hirschfeld (1868-1935) fonda avec Édouard Oberg et l'éditeur Max Spohr, le 15 mai 1897 à Charlottenbourg : Le Comité scientifique humanitaire (*Wissenschaftlich-humanitäre Komitee*). Par le sérieux de ses publications, l'activité et la réputation de ses membres, cette organisation joua un rôle important dans l'évolution des idées en matière « d'homosexualité » et dans la diffusion du mot lui-même en Allemagne. La célébrité du comité s'étendit bien au delà des frontières de son pays. Elle renforça le préjugé de quelques nations pour qui l'amour interviril était un « vice allemand ».

(21) Il semble que certaines étiquettes argotiques, par exemple *tante* (souvent précédé de : *vieille*) soient utilisées dans les milieux « homosexuels » eux-mêmes à des fins moqueuses ou injurieuses. Il y aurait beaucoup à dire sur cet emploi, au sein d'une minorité, de quelques unes des armes par lesquelles elle est elle-même globalement rejetée par la société. Le combat qui consiste à revendiquer des désignations non péjoratives accepte des exceptions qui paraissent (là réside le paradoxe) voulues.

(22) Maurice Baumont — *L'affaire Eulenburg et les origines de la guerre mondiale*, 1933.

(23) Son véritable nom était Isidor Wittkowski (1861-1927).

(24) Philippe d'Eulenburg-Hertefeld (1847-1921), issu d'une vieille famille de noblesse féodale originaire de Haute Saxe, était, en dépit de ses goûts, père de huit enfants.

(25) Ce n'était pas tant les mœurs d'Eulenburg, que l'influence modératrice, et en l'occurrence pro-française, qu'il exerçait sur Guillaume II — auquel une amitié très wagnérienne le liait — que visait Maximilien Harden. Ce dernier n'avait jusqu'alors manifesté aucune haine envers les « homosexuels ». Il avait pris la défense, cinq années plus tôt, d'Alfred Krupp, au moment du scandale que les aventures capriotes de ce roi du canon avaient provoqué. Son journal avait même dénoncé le paragraphe 175 comme injuste et inutile.

(26) La formule, appliquée à Brand, est de Marc-André Raffalovich. Adolf Brand s'était déjà fait remarquer quelques années auparavant, pour avoir jeté, en pleine séance du Reichstag, des tracts demandant l'abrogation du paragraphe 175. Il était l'un des plus importants personnages de la Société des « particuliers » (*Die Gemeinschaft der Eigene*) fondée en 1906 à la suite d'une scission du Comité scientifique humanitaire provoquée par Benedikt Friedlander. La revue que Brand dirigeait et dans laquelle figura « l'accusation » contre Bülow s'appelait *Der Eigene*.

(27) Un journal munichois, la *Neue Freie Volkzeitung*, avait en effet laissé entendre que Maximilien Harden avait accepté une forte somme d'argent, offerte par Philippe d'Eulenburg, pour prix de son silence. Quelques auteurs ne voient là en réalité qu'une combinaison habile destinée à permettre à Harden de paraître dans un procès non plus comme accusé, mais comme plaignant — l'accusé de complaisance étant le directeur du journal, Antoine Staedelé —. Cette position permit à Harden de porter plus sûrement ses coups contre Eulenburg : Dans le dessein de prouver qu'il n'avait jamais accepté aucune somme d'argent pour se taire, Maximilien Harden montra qu'il pouvait parler ;

il s'attacha, en conséquence, à démontrer qu'Eulenburg était bien coupable d'actes « homosexuels ».

Deux anciens pêcheurs du lac de Starnberg qui avaient « fréquenté » Eulenburg un quart de siècle plus tôt furent cités comme témoins. La déposition de ces pêcheurs est un fait souvent mentionné par les auteurs qui traitent de l'affaire Eulenburg, parce que le comique, le dérisoire et le tragique se côtoient dans ce détail où le romantisme même a sa part. On ne manque pas généralement de rappeler en effet que Louis II de Bavière mourut mystérieusement dans les eaux du lac de Starnberg, vingt-deux ans plus tôt, et que Philippe d'Eulenburg fut l'un des premiers témoins appelés à voir le corps du roi.

Je citerai quant à moi une autre anecdote qui a quelque saveur et qui aurait davantage sa place dans une étude sur le mot *homosexualité* : L'un des deux anciens pêcheurs, Georges Riedel, qui avait découvert simultanément par les journaux, les accusations lancées contre les mœurs de son ancien « ami » Eulenburg et celles lancées contre la « camarilla » qui exerçait une action déléguée sur le Kaiser, fit cette déposition :

« Je puis certifier qu'il a joué plusieurs fois avec moi à la Kramilla et aussi avec mon ancien collègue Ernst. »

(28) Eulenburg avait commis l'imprudence d'envoyer une lettre à l'un des deux témoins lui demandant de garder le silence sur des faits dont il soulignait par ailleurs que leur ancienneté garantissait la prescription. Cette maladresse explique l'accusation de tentative de subornation de témoin.

(29) Cette affaire devait traîner en longueur en raison de l'état de santé de l'accusé. Celui-ci obtint maintes fois, sur intervention médicale, l'ajournement de son procès. La première guerre mondiale survint, qui rendit un peu à chaque événement sa juste place et sa juste valeur. L'instance entamée contre Eulenburg fut déclarée caduque et abandonnée. Philippe d'Eulenburg-Hertefeld devait mourir le 17 septembre 1921.

(30) *L'Intermédiaire de chercheurs et des curieux*, 10 déc. 1907, 1168, p. 878.

(31) Le mot est véritablement international. Les polyglottes peuvent s'amuser à rallonger la liste qui suit :

Allemand :	<i>Homosexualität</i>	Norvégien :	<i>Homoseksualitet</i>
Anglais :	<i>Homosexuality</i>	Polonais :	<i>Homoseksualizm</i>
Danois :	<i>Homoseksualitet</i>	Portugais :	<i>Homossexualidade</i>
Espagnol :	<i>Homosexualidad</i>	Roumain :	<i>Homosexualitate</i>
Italien :	<i>Omosessualità</i>	Suédois :	<i>Homosexualitet</i>
Néerlandais :	<i>Homosexualiteit</i>	Tchèque :	<i>Homosexualita</i>

(32) A. Moll. — *Les perversions de l'instinct génital. Étude sur l'inversion sexuelle basée sur des documents officiels*. Paris, Georges Carré et C. Naud. 1893. Préface de R. von Krafft-Ebing. Le succès de cette traduction doit sans doute beaucoup aux poursuites dont son éditeur, Carré, fit l'objet, à la suite d'une plainte du sénateur Béranger, président de la « Société de protection contre la licence des rues ». Le Sénateur ne voyait dans le livre de Moll « qu'un des appels les plus violents que la littérature ait encore adressés à la sensualité et à la débauche ». Le compte rendu des audiences du tribunal de Police correctionnelle de la Seine, relatives à cette affaire, ainsi que l'acquiescement de Carré, figurent dans la sixième édition française de l'ouvrage (1897) devenue malheureusement très rare.

(33) *L'Intermédiaire de chercheurs et des curieux* 10 nov. 1907, 1165, p. 669 ; 30 nov. 1907, 1166, p. 822 ; 10 dec. 1907, 1167, p. 878.

(34) Georges Guilhermet. Les délits et les crimes qui dérivent de l'homosexualité. *Revue de l'hypnotisme* 1908, p. 329-31.

(35) John Grand-Carteret. *Derrière « Lui »*. (*L'homosexualité en Allemagne*). s.d.

(36) H. de Weindel et F.-P. Fischer. — *L'homosexualité en Allemagne* 1908.

(37) Le livre du docteur Lauptz (Georges Saint-Paul) connu trois éditions qu'il est intéressant de comparer du point de vue de la terminologie. La première parut en 1896 sous le titre *Perversion et perversité sexuelles*; la seconde édition (1910) eut pour titre *l'homosexualité et les types homosexuels*, et la troisième (1930) fut intitulée *Invertis et homosexuels*.

(38) G. Saint-Paul, *op. cit.*, p. 376 (1910).

(39) Marcel Proust. — *A la recherche du temps perdu*. IV *La prisonnière*, Paris, Gallimard 1954, p. 368 (coll. Folio); p. 306 (coll. Bibl. de la Pléiade).

(40) Un roman signé Armand Dubarry, daté de 1896 et dont le titre est *Les invertis*, porte en sous-titre *Le vice allemand*. Il témoigne de ce que l'expression était relativement connue à la fin du siècle dernier. Nous en trouvons confirmation dans cette mise en garde que le professeur Thoinot adressait, en 1898, à ses étudiants, dans un cours de médecine légale : « N'allez pas en inférer, comme on le fait parfois, que l'inversion est un *vice allemand* : l'inversion a été de tous les temps, elle a été et est de tous les pays. »

Lors des scandales de Berlin, l'idée connut un regain de popularité, à travers, cette fois-ci, le mot *homosexualité*, lequel prit en quelque sorte le relais de la charge de xénophobie que véhiculait l'expression *vice allemand*, alors en perte de vitesse. Raffalovich écrivait, en 1909, à propos de Harden : « Et c'est pourquoi il est moins tendre aujourd'hui pour ce que les Français, il y a dix ans, avaient l'audace d'appeler le *vice allemand* ». (Souligné par moi; *Chronique de l'unisexualité. Archives d'anthropologie criminelle*, 1909, p. 359).

(41) A. Lutaud. — Propos d'un praticien. *Journal de médecine de Paris*. Janv. 1908.

(42) Ce journal de voyage est connu comme une curiosité bibliographique. Octave Mirbeau y avait en effet intégré un long passage, d'une cinquantaine de pages, qui consistait en une peinture réaliste, mais non point basse, d'Honoré de Balzac, à la suite d'une affaire connexe qui fit quelque bruit et dont les détails sont loin d'expliquer un sacrifice qui couta cher à l'éditeur Fasquelle. Ces détails rendent au contraire plausible l'hypothèse selon laquelle Mirbeau, effrayé sans doute des conséquences de sa hardiesse, prit prétexte d'une lettre que la fille de Mme Hanska adressa au journal *Le Temps* pour auto-censurer les révélations irrespectueuses qu'il allait faire sur Balzac, et dont la moindre n'était pas « l'homosexualité » supposée du créateur du beau Rubempré. Quelques très rares exemplaires de *La 628-E8* furent néanmoins mis en vente en novembre 1907, échappant donc à cette curieuse auto-censure. La première édition complète de ce journal de voyage parut en 1939 chez Fasquelle; le chapitre autrefois supprimé y figurait en annexe. Ce titre, en version intégrale, est aujourd'hui disponible dans la collection de poche 10-18.

Alors que son ouvrage, déjà imprimé, allait être mis en vente, en novembre 1907, Octave Mirbeau décida de supprimer l'ensemble du chapitre relatif à Balzac, à la suite d'une affaire connexe qui fit quelque bruit et dont les détails sont loin d'expliquer un sacrifice qui couta cher à l'éditeur Fasquelle. Ces détails rendent au contraire plausible l'hypothèse selon laquelle Mirbeau, effrayé sans doute des conséquences de sa hardiesse, prit prétexte d'une lettre que la fille de Mme Hanska adressa au journal *Le Temps* pour auto-censurer les révélations irrespectueuses qu'il allait faire sur Balzac, et dont la moindre n'était pas « l'homosexualité » supposée du créateur du beau Rubempré. Quelques très rares exemplaires de *La 628-E8* furent néanmoins mis en vente en novembre 1907, échappant donc à cette curieuse auto-censure. La première édition complète de ce journal de voyage parut en 1939 chez Fasquelle; le chapitre autrefois supprimé y figurait en annexe. Ce titre, en version intégrale, est aujourd'hui disponible dans la collection de poche 10-18.

Ceux que le débat sur la question des « tendances homosexuelles » de Balzac intéresse, pourront consulter *l'Année balzacienne* de 1967 (Pierre Citron : Sur deux zones obscures de la psychologie de Balzac) et de 1979 (Philippe Berthier : Balzac du côté de Sodome).

(43) Octave Mirbeau, *op. cit.*, p. 410 (1907).

(44) *Le Cri de Paris*, 10 nov. 1907, 563, p. 1.

LES CHAÎNES D'HÉPHAÏSTOS

Au-dehors, la pluie grésillait depuis l'aube. Sur le bureau éclaboussé de lumière crue s'étaient étalés les dossiers ouverts, comme des cadavres éventrés, que Fabrice ne parcourait même plus du regard. Il savait qu'il ne parviendrait jamais à achever ce travail à temps, tout comme il comprenait que son fiasco impliquerait nécessairement le début de graves ennuis matériels. L'indifférence avec laquelle il en prenait conscience alla jusqu'à le faire sourire. L'important n'était pas là. La pluie l'exaspérait. Le ciel pur, toujours, avait été le complice de ses meilleurs moments.

Fabrice avait senti la main de Georges prendre son bras. L'avenue était déserte. Les buissons frissonnaient. Là-haut, sur son roc, le Parthénon se détachait, pâle comme un spectre à la faveur de la lune d'albâtre, sur la voûte d'améthyste piquetée de frissons de lumière.

« — Comme cette terre est belle... »

Le jeune homme avait prononcé ces mots presque religieusement. Il sembla à Georges que des larmes brillaient dans ses yeux. Et il aurait voulu posséder les clés de son âme, afin de pouvoir l'aider davantage.

La salle du restaurant bourdonnait comme une ruche. Pierre était assis en face de Fabrice, et tous deux écoutaient Claire raconter à Lucie, par le menu, ses dernières trouvailles chez les couturiers. Pierre commanda une seconde bouteille puis, se tournant vers Fabrice :

« — Pardonne-moi, je ne suis pas très en forme pour la conversation. »

Il laissa passer quelques secondes, rêveur, puis ajouta :

« — Je suis amoureux, tu sais... »

La gorge de Fabrice se serra.

« — Et toi ?... » dit Pierre.

Fabrice ne répondit pas. Les deux jeunes gens se dévisagèrent un instant, qui leur parut une éternité. Fabrice osait caresser du regard, pour la première fois ouvertement, ce visage si charmeur qu'il en devenait presque troublant d'irréalité.

Fabrice laissa tomber le rideau sur l'infini grisaille. Il ouvrit un tiroir et en sortit une photographie, qu'il plaça devant lui, appuyée contre un cendrier : Georges, le sourire goguenard, dominait l'Attique. Fabrice revivait cette longue randonnée qui les avait amenés jusqu'au sommet du mont Parnès, là où, entre les pins, on distingue à l'horizon la blancheur d'Athènes. Ce rectangle de cartoline prouvait qu'il n'avait pas rêvé, qu'il était réellement parvenu à faire éclater la boucle qui l'étranglait depuis des mois. Du moins cherchait-il à s'en persuader.

Ni Jean ni Claire n'existaient plus pour Fabrice. Il n'y avait plus dans la pièce illuminée des lueurs bouleversantes du feu de bois que Pierre et lui. Par jeu, par défi, par plaisir, Pierre s'était dévêtu, en éclatant d'un rire d'adolescent. La lumière dorée dessinait sur sa peau de vibrants motifs qui s'enroulaient autour de son corps comme autant de draperies transparentes. Fabrice oubliait jusqu'à la conscience du temps, jusqu'à la réalité de son être. Les images nées de son amour de l'Antiquité affluaient vers lui. Il oubliait que Pierre partageait son appartement avec Jean. Il ne voulait plus que s'abimer dans la plénitude de cet instant. Plus tard, Pierre reconduisit Fabrice jusqu'au portail, et ce fut lui qui déposa la corolle rouge de ses lèvres sur la bouche du garçon. La nuit se referma sur Fabrice grisé comme par un alcool.

Fabrice prit une cigarette, et contempla la flamme de l'alumette longuement, jusqu'à ce que la brûlure lui soit devenue intolérable. Puis, il écrivit à Georges :

« Derrière les nuages s'enfuyant sous la rude bourrade d'un vent plein de haine, le soleil tisse de nouveau sa toile de rayons d'ambre. Là-bas, le ciel n'est qu'une vaste plaie inondée de sang. Ils sont comme autant de lambeaux de chair vive, ces nuages pantelants que la lumière nimbe d'inaccessibles fluorescences. Souvent, j'ai vu le soleil se coucher, et souvent mon cœur a bondi dans ma poitrine, ému comme aux approches d'un mystère trop profond pour l'entendement, comme au contact troublant du sentiment de l'infini. Mon âme se gorge de plénitude, comme les jeunes gens apprennent à rassasier leurs corps de voluptés secrètes aux matins de l'amour. Je ne puis fuir l'emprise des Hermès aux cœurs de bronze, fasciné du mal même qu'ils me peuvent faire. J'ai cru, de toute la force de mon âme, aux éphèbes bouclés dont le regard triste cachait d'inson-

dables abîmes tout emplis de trésors. Et j'y crois encore, les dieux m'en sont témoins. Mais j'ai tant attendu dans l'obscurité vaine que je tremble de voir mon admiration se teinter lentement de lassitude. Mille et mille fois, les tragédiens antiques avaient pleinement raison : les dieux mêmes sont soumis à la Destinée, et tout est joué d'avance. J'ai crié, seul dans les ténèbres, mais aucun son ne sortait plus de ma gorge. J'ai passionément désiré une main dans la mienne ; probablement celle, justement, d'un Hermès au cœur de bronze. D'abord subrepticement, comme un complice, puis pleinement, comme un amant, je sentis le contact de doigts vivants contre ma paume fiévreuse. Ce n'était certes pas la main de celui que j'avais paré, sans doute, de trop inhumaines qualités. C'était ta main, et je m'y appuyai, y puisant comme à une source les forces qui me manquaient. »

Fabrice se relut, et se trouva à la fois trop littéraire, et trop peu sincère. Il aurait voulu avouer à Georges que leur liaison s'était nouée sur le dépit, avec des mots tranchants, s'enivrant d'inexplicable cruauté. Mais il n'en fit rien, et envoya la lettre le soir même.

L'avion venait de décoller. Fabrice ferma les yeux. Il s'étonnait du calme qui l'avait envahi : il s'attendait à quelque irrésistible trouble de son âme, à un haut-le-corps de tout son être lorsqu'il verrait s'éloigner le pays où, déjà, Georges ne vivait que pour l'instant de son retour. En réalité, Fabrice ne pensait à rien. Il se laissait porter par cette douce plénitude, par cette paix qu'il ne s'expliquait pas, mais dont la quête avait été la raison de son voyage.

Claire trouvait Fabrice en excellente forme.

« — Une fois encore, la Grèce t'a fait un bien immense.

— C'était la seule issue.

— Tu as revu Pierre ?

— Pas encore. Mais je me suis préparé longuement à cette rencontre. Je m'apprete à vivre auprès de lui, pour être le premier à l'aider au cas où il aurait besoin de moi, mais non plus à travers lui. Je ne sais trop si ce jeu incessant et éprouvant du chat et de la souris cache une réelle indifférence.

— Qui sait ?

— S'il veut jouer, il trouvera désormais la réplique. »

Cette aisance sonnait faux. Fabrice avait, presque sans s'en rendre compte, haussé le ton, comme le font les tout jeunes gens encore mal assurés de leurs propos.

On avait annoncé une visite, que Fabrice avait fait introduire. Maintenant que Pierre se trouvait devant lui, dans le décor

familier de son bureau, tout redevenait limpide. Fabrice comprenait, au coup de poing au cœur qui l'avait atteint lorsqu'il avait revu le jeune homme, que tout avait été inutile, que tout serait toujours inutile. Les raisonnements les plus échauffés s'écroulaient avec fracas devant ce sourire canaille qui masquait peut-être une profonde détresse. Les deux garçons s'observaient, ne soufflant mot. A l'esprit de Fabrice s'imposait de plus en plus une idée, qu'il ne parvenait pas à repousser tant son évidence lui apparaissait indéniable : Fabrice avait fui vers la Grèce pour supplier le dieu boîteux, le maître des cyclopes, de rompre ses chaînes. Celui-ci n'avait fait que les renforcer davantage.

« Un matin, l'Amour, tout enfant, s'amusait aux osselets dans le sein de sa mère, et il joua ma vie. »

MELEAGRE

SERGE VAN DEN BROUCKE.

BERNARD DELEU

L'HOMOPHILE, CET INCOMPRIS

La Pensée universelle — 275 p. — 38,50 F

LA DERNIÈRE FÊTE DE L'EMPIRE

d'ANGELO RINALDI.

Charles Rivière Dufresny, dans le prologue (scène 3) de sa comédie *le Négligent* (1692), fait se plaindre paradoxalement tel personnage de ce que « Molière a bien gâté le théâtre ! » ; selon qu'on va sur ses pas, on est accusé de l'imiter ; si on veut faire autre chose, on lui est comparé, et l'on s'égaré, paraît-il... La seule voie possible est l'originalité à tout prix. C'est bien difficile !

Il arrive aux romans à peu près la même chose qu'aux comédies : il y a l'avant et l'après Balzac, l'avant et l'après Stendhal, Flaubert, Proust... Et la tentation est irrésistible de comparer un nouveau livre à ses prédécesseurs. Souvent d'ailleurs, la comparaison ne tient pas au delà de dix pages (et parfois moins) ; quelquefois, elle supporte les réminiscences et paraît un bon devoir appliqué ; rarement, un parfum, un souvenir, une influence se font sentir dans de fugaces et discrets tours de plume ; les livres d'Angelo Rinaldi sont de ces derniers — voir *Arcadie* nos 214 et 290 — et de plus, ils procèdent les uns des autres tout en étant différents : ce qui est le comble d'un art de même inspiration et toujours divers. Or la fidélité à un auteur qu'on estime offre deux dangers certains : celui de ne pas retrouver à chaque nouvelle production le même plaisir que précédemment ; celui de retrouver les mêmes choses, et de se bercer de monotonie. Cet auteur-ci évite ces deux écueils, et il faut saluer la réussite de cet exploit. Son dernier roman en date (1), le cinquième depuis 1969, ne faut pas à l'inspiration des autres : la corsitude (encore que l'Île de Beauté ne soit jamais nommée), l'homophilie, la mort, les retours en arrière, l'attente ; la fin d'un monde (d'une adolescence, d'une boutique — d'un café, ici — *l'Empire* —) ; la symbolique de certains objets ; une écriture lisse et débarrassée depuis longtemps des modes langagières, la délicatesse vaporeuse d'un style remarquablement maîtrisé (2), le pseudo-détachement qui n'est — à nous de le comprendre — qu'un voile de pudeur...

(1) Gallimard — N.R.F., 3^e trimestre 1980 — 240 p. 8^e — 46 F.

(2) Malgré un « malgré quoi » barbare (p. 145) ; mais apprécions un participe amusant, imagé, quoique n'existant dans la langue française que depuis son invention par l'auteur : « ... une femme *racapotée* au creux d'un fauteuil si grand que ses épaules atteignaient tout juste les accoudoirs... » ; pourquoi pas ? il y a là un enrichissement du vocabulaire, et non une distorsion.

On parlera encore d'Autobiographie. Non, probablement, ce n'en est pas une. Mais dans la mesure où tout écrivain se met peu ou prou dans son œuvre, se dissèque et s'introspecte, s'utilise comme matière première, on peut comprendre la réponse célèbre de Mauriac à une dame qui lui demandait où il trouvait le modèle des monstres de ses romans : « Mais, en moi-même, Madame ! ».

Après plusieurs succès de ce romancier fin et mélancolique, s'affirmant à mesure, on peut aimer retrouver dans ces pages le ton et l'univers rinaldiens; nous oserons ce néologisme, des plumitifs ayant forgé le leur, qui ne le méritaient certes pas; en effet, il n'est pas donné au premier venu de changer de personnalité sans rien perdre de son identité profonde.

PIERRE NOUVEAU.

LE Puits de Solitude

roman de RADCLYFFE HALL (2).

Cet ouvrage depuis longtemps épuisé vient d'être réédité; il constitue un classique de la littérature homosexuelle.

Sa parution en Angleterre en 1928 souleva un beau scandale. Il fut condamné, jeté au feu et resta interdit 31 ans!

On a quelque peine aujourd'hui à comprendre les raisons de cette interdiction, de ces haines.

Mais comme hélas nous voyons ressurgir l'intolérance, le fanatisme, l'oppression sous mille formes, s'en étonner est bien vain.

Le roman reste profondément marqué d'un pessimisme, d'une tristesse, d'une déréliction qui malheureusement constituent autant de pierres apportées à l'édifice des adversaires de l'homosexualité.

Heureusement l'auteur n'a connu ni la solitude ni le malheur. Il semble qu'elle ait été emportée par des convictions religieuses, voire scientifiques aujourd'hui battues en brèche.

Pour ce qui, en son temps, fut un acte de courage même maladroît, pour mesurer aussi tout le chemin parcouru en cinquante années, il n'est pas sans intérêt de se pencher sur ce puits, d'où il est très douteux que sorte jamais la vérité.

SINCLAIR.

(2) Folio 1210.

L'ENFANT AU MASCULIN (1)

essai de TONY DUVERT.

Un ouvrage d'humeur. Tony Duvert balance, tous azimuts, pétards, serpentins, œufs pourris et boules pointues. La grande distribution. Un vrai feu d'artifices!

L'auteur ne se soucie pas ici de viser juste; il ne s'agit pas pour lui de réécrire « Le bon sexe illustré », dont la cible était précise. Fragments, ton polémique, « opinions à vif » et qui suivent l'actualité. Bonheurs d'écriture d'un style en pleine forme.

Dénonciation de « l'hétérocratie, ses pompes et ses œuvres ». Postures et impostures de la « famille obligatoire » et de « l'Enfantitude », collection d'idées fausses. Dites leur quatre vérités à celles qui, « mères-flics » et « violeuses légales », abusives et esclavagistes, prennent leurs enfants « pour des biens, ou des espèces de seins supplémentaires qu'elles se tripotent » et qui « n'ont jamais assez de hargne, de fureur et de trépignements pour proclamer, glapir, hurler aux quatre vents que seules les femmes sont douces, justes, sages, civilisées ». Un livre à offrir pour la fête des Mères...

Prise de parole au nom de « l'enfant muet », de l'oublié de tous les débats : le mineur homophile. Delà « l'amour pédophile, ce regard d'intrus dans l'îlot familial » et qui dérange d'autant plus « qu'il introduit des valeurs trop vraies », Tony Duvert, s'il confesse : « Au jeu de l'île déserte, mon Vendredi serait un garçonnet », plaide pour tous les gosses, pour leur liberté d'épanouissement à l'heure où l'encasement et la robotisation dès la maternelle les châtent de toute originalité. Autrement dit : « laissez-les vivre ! »

Cette entreprise d'arrachement des œillères, assurément d'utilité publique, se complète de règlements de comptes plus personnalisés. Un « bon docteur », célèbre neuropsychiatre chrétien, reçoit un grand coup de griffe. De même quelques scribouilleurs et écrivassières imprudents. La « mode bisexuelle », lancée par les hétéros, ne passera pas l'hiver. Tirée la langue en direction d'Anita Bryant, « Attila des mégères baptistes, tigresse en papier-bible » et des « deux Chambres qui s'occupent des nôtres ». Et flétrie aussi l'hypocrisie des « homophiles bien-pensants qui feraient bien de s'accrocher au bec la muselière qu'ils veulent nous mettre à la culotte ».

Les homosexuels « coincés », s'ils ne souhaitent pas mourir idiots, se feront donc un devoir de lire, d'urgence, « l'enfant au masculin ».

(1) Éditions de Minuit — 28 F.

Tony Duvert, théoricien de « l'amour brut » considéré comme un des beaux-arts, prône, loin des définitions desséchantes, « le paganisme sexuel », réclamant aussi bien « un droit à l'excursion » pour les homosexuels du dimanche qu'une liberté d'exercice de la « concupiscence mégaphallique ». Ses portraits du « mauvais homophile » sont dignes de La Bruyère et, sous sa plume, « les sept péchés capitaux » de l'homophilie deviennent capiteux. « L'Enfant au masculin » ? Un livre léger qui dit des choses graves.

CHRISTIAN GURY.

CINÉMA

LA CAGE AUX FOLLES II

Film franco-italien d'ÉDOUARD MOLINARO.

On sait de reste ce qu'il y a lieu de penser de ce genre de film et il est inutile, à mon sens, de revenir sur ce qui a été écrit dans « Arcadie » lors de la première Cage : les mêmes causes engendrant les mêmes effets !

Mais il serait vain aussi d'ignorer le succès considérable rencontré de par le monde, par cette première œuvre.

A l'inverse d'une règle si souvent vérifiée, cette seconde mouture paraît supérieure à l'original.

Peut-être parce que le réalisateur n'a pas eu à se plier à l'adaptation d'une pièce de théâtre.

Avant tout, me semble-t-il, parce que le côté *Alcazar* a été délibérément réduit : On ne voit presque plus la boîte de nuit et son cheptel.

Par contre un très savoureux épisode rural et transalpin fait un contraste vraiment neuf avec les boudoirs fanfreluchés. Excellente illustration de ce principe fondamental de l'art muet : la poursuite a toujours été et en demeure sans conteste le ressort essentiel.

Serrault reste égal à lui-même c'est-à-dire assez surprenant ; Tognazzi en faire-valoir, emploi ingrat, est moins brillant.

En résumé, film alerte et bien monté, comportant même un court épisode un peu poignant : le bref moment où les deux protagonistes, au péril de leur vie, s'avancent l'un vers l'autre à travers le no man's land séparant les deux bandes rivales.

Mais les vedettes ne meurent jamais et nos deux compères pourront sans doute cingler vers une Cage aux Folles n° III, tant nos producteurs aiment se vautrer dans les sentiers battus, surtout jonchés d'or.

SINCLAIR.

LAWRENCE DURRELL

LIVIA OU ENTERRÉE VIVE

« Livia et son lesbianisme »

Éd. N.R.F. — 286 p. — 60 F

JEAN-PIERRE KRETTNICH

PEINTURES - DÉCORATION

d'Appartement

93, RUE DU RUISSEAU — 75018 PARIS

Téléphone : 258-15-12

LA MÊME DIRECTION VOUS PROPOSE

HOTEL STAR 1 ° NN

87, avenue Emile-Zola, PARIS - Tél. : 578-08-22
Métro : Charles-Michel

60 chambres avec téléphone - Ascenseur

HOTEL SPLENDID RÉSIDENCE ÉMILE-ZOLA 2 ° NN

54, rue Fondary, 75015 Paris - Tél. : 575-17-73
Métro : La Motte-Picquet - Émile-Zola

40 chambres avec bain-douche - W.C. - Télévision

LE MEILLEUR ACCUEIL VOUS SERA ASSURÉ

AU BON PORC
SPÉCIALITÉ DE FOIE GRAS D'OIE

Frais, entier au naturel — Toute l'année

Au détail, le kilo : 370 F

Tarif au 1-9-1980

Tarif d'expédition de terrines sur demande

Choucroute paysanne — Saumon fumé

50-52, rue du Faubourg-Saint-Denis - 75010 Paris

Tél. : 770-06-86

LA VRAIE CHARCUTERIE A L'ANCIENNE
QUI VOUS RECEVRA AVEC SYMPATHIE

VOTRE ASSUREUR

incendie - auto - vie
épargne - retraite
accidents - vol, etc...

Risques des professionnels et des particuliers

Raymond MAURE

6, impasse du Cadran - 75018 PARIS

Tél. : 252-31-40 le matin

*

Se rend à votre domicile sur simple appel téléphonique

Présent au club chaque week-end

PETIT GIOVANNI

BOUTIQUE DE PRÊT A PORTER

112, rue Petit - 75019 PARIS

Téléphone : 209-78-32

**

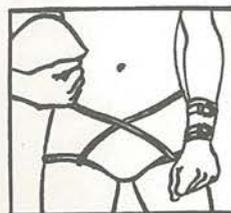
UN ACCUEIL SYMPATHIQUE

VOUS SERA RÉSERVÉ

— 134 —

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY
CHEMISIER-TAILLEUR



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, 75006 PARIS

Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

Catalogue 1981 Cuir, Nylon, Caoutchouc

★
Pour les Fous du Cuir
et les Anticonformistes

Boy's
[Cuir]

Boite Postale : N° 33
13005 - MARSEILLE
CATALOGUES et TARIFS
Joindre 10 F pour Frais d'Expédition



★ Boutique de Vente, 37, rue Mazagan, 13001 Marseille. ★

Salvatore

esthétique
coiffure
prothèse capillaire

sur rendez-vous
du mardi au samedi
de 9 h à 19 heures
18 rue des messageries
75010 paris

tél. 824.60.12 - 824.48.61
métro poissonnière - parking privé

